

The Project Gutenberg eBook of L'Illustration, No. 0036, 4 Novembre 1843, by Various

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you'll have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: L'Illustration, No. 0036, 4 Novembre 1843

Author: Various

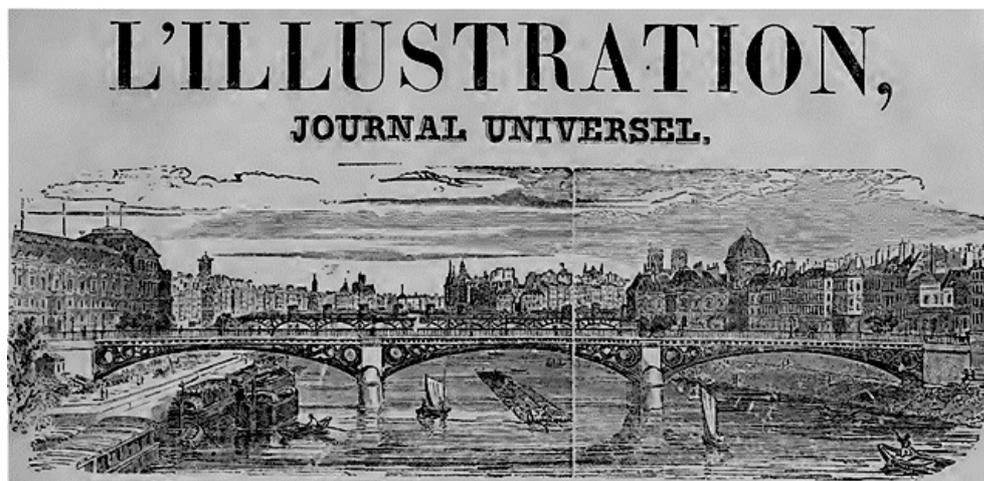
Release date: April 12, 2012 [EBook #39436]

Language: French

Credits: Produced by Régnal Lévesque

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 0036, 4 NOVEMBRE 1843 ***

L'Illustration, No. 0036, 4 Novembre 1843



N° 36. Vol. II.--SAMEDI 4 NOVEMBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour Paris.--3 mois, 8 fr.--6 mois, 16 fr.--Un an, 30 fr.
prix du chaque N°. 75 c.--La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

Ab. pour les Dép.--3 mois, 9 fr.--6 mois, 17 fr.--Un an, 32 fr.
Pour l'Étranger. -- 10 -- 20 -- 40

SOMMAIRE. Une visite au poète Jasmin.

Portrait et Maison de Jasmin; Coupe et Laurier d'or donnés à Jasmin.--**Histoire de la Semaine.**--**Le Page**, romance. Paroles de M. E. de Lonlay; musique de M. Donizetti
Gravure.--**Théâtre-Italien.** Belisario, *Portrait de Fornasari.*--**Courrier de Paris.** *Madame Paradol; le Protée anguillard.*--**Les Vendanges.** *Sept Gravures.*--**Romanciers contemporains.** Charles Dickens. Martin fait de nouvelles connaissances et Mark un nouvel ami. *Gravure.*--**Margherita Pusterla.** Roman de M. César Cantù. Chapitre XV, le Père et le Fils; chapitre XVI, l'Exilé, *douze Gravures.*--**Annonces.**--**Modes.** *Gravure.*--**Amusements des Sciences.** *Gravure.*--**Rébus.**

Une visite au poète Jasmin.

Agen, cette ville ancienne, située au cœur de la Gascogne, sur les rives admirables d'un fleuve qui a besoin d'être plus vanté; Agen, avec sa cathédrale byzantine, sa maison de Montluc, sa promenade superbe du *Gravier*, ses ponts si beaux sur la Garonne, où vient s'ajouter un dernier miracle de l'art, le pont-aqueduc; Agen cependant, aux yeux du voyageur, à la pensée même de l'Agenois et de l'habitant du Midi, n'a qu'une seule merveille, une au moins qui absorbe toutes les autres: c'est un coiffeur-

poète, un homme de génie tout bonnement, qui rase et coiffe; mais cet homme

est l'homme du Midi.



Jasmin.

Il y a bien aussi, dans cette France méridionale, un autre homme qui, par sa poésie et sa condition, a quelque similitude avec Jasmin; c'est Reboul, le boulanger de Nîmes. Mais cette circonstance n'est qu'apparente; Reboul n'est homme du Midi et boulanger que par hasard; ce n'est pas là sa condition réelle, C'est un littérateur d'esprit et, élégant, comme tant d'autres; c'est un des mieux placés dans cette légion d'astres qui gravitent, en le reflétant, autour de ce soleil qui se nomme Lamartine. Mais n'allez pas lui demander des vers en patois; sa langue est celle de Paris; il en connaît tous les secrets, toutes les formes mélancoliques et harmonieuses; il vous variera avec charme cet éternel thème de douleur, de religion et d'amour qui, depuis 1820, a fait germer deux mille volumes de vers. Ce qui le distingue cependant et le met hors ligne, c'est qu'il est boulanger; mais ceci est le secondaire et l'accident de sa vie.--Une

dame du grand monde, entendant parler des succès diplomatiques et des tableaux de Rubens, disait nonchalamment: «Ce Rubens était donc un ambassadeur qui s'amusait à peindre?--Eh! non pas, madame, répondit Vandyc: c'était un peintre qui s'amusait à être ambassadeur.» Reboul est un homme de beaucoup d'esprit qui s'amuse à être boulanger.

Tel n'est pas Jasmin. Là, au contraire, est une nature supérieure, vierge, originale, un génie qui n'a d'autre source que dans lui-même, et qui s'est fait un lit et des rives pour y verser et y promener une poésie étrange et inconnue. C'est un homme qui, parlant une langue sœur de celle du Dante, mais aujourd'hui dédaignée et presque proscrite, s'en est hardiment emparé, l'a épurée, agrandie et fixée. Cette langue allait mourir, disaient-ils, et lui la ressuscite et la baptise au nom de la poésie et du génie; et ses poèmes, qui ne peuvent périr, entraînent avec eux l'idiome dans leur immortalité.

Quel est donc cet homme extraordinaire devenu ainsi la gloire et presque l'idole du midi de la France? Il nous serait facile de répondre à cette demande en analysant et pillant au besoin les excellents et charmants articles publiés déjà sur lui par MM. Nodier, Sainte-Beuve, Lavergne et tant d'autres; mais peut-être voudra-t-on bien préférer à ce transvasement des pensées et des phrases d'autrui des impressions personnelles et toutes récentes. Je vais donc raconter avec une vérité simple la visite que j'ai faite il y a peu de jours à Jasmin.

Sur le bateau à vapeur qui mène de Bordeaux à Agen, tous les hommes du Midi m'avaient d'avance répondu à la question que j'allais leur faire; «Jasmin! vous trouverez sa boutique sur la promenade, près du pont suspendu. Au-dessus est écrit: *Jasmin, coiffeur des jeunes gens*. Au reste, tout le monde vous l'indiquera.» M. de Talleyrand, à qui l'on demandait l'adresse de la princesse de Vaudemont, répondait: «Demandez-la au premier pauvre que vous rencontrerez dans la rue.» En Gascogne, tout le monde connaît la demeure du poète, comme à Paris tous les pauvres savaient où vivait la bienfaisance.

Arrivé à Agen, et devant cette boutique célèbre, j'en examinai curieusement l'aspect extérieur. Les boutiques des coiffeurs de la rue Saint-Marcel ou du Gros-Caillou sont assurément plus splendides que celle du poète. Les bustes traditionnels en cire ou en carton ne se voient même pas sur la devanture vitrée et étroite, qui se couronne par une planche avec ces mots: *Jasmin, coiffeur des jeunes gens*; au-dessus est un seul étage, avec une seule croisée, puis le toit. D'ailleurs dans la montre rien ne révèle l'auteur; pas un livre, pas une affiche; des objets de toilette parlent pour le seul coiffeur.

J'entrai dans la boutique. Elle est étroite et petite; trois chaises et un fauteuil en paille la meublent; tout autour, des armoires vitrées regorgent de perruques, de flacons, de peignes et de parfumerie; une de ces armoires, la plus obscure, contient quelques livres: à côté d'elle, dans le même coin, un petit guéridon est chargé de journaux, de lettres, de livres: c'est le coin du poète.

La femme de Jasmin était alors seule. «Mon mari va descendre,» dit-elle. Quelques instants après entra dans la boutique un homme de quarante-cinq ans, de taille moyenne, mais vigoureux et trapu, la tête forte, le teint animé, la lèvre épaisse, les cheveux crépus, les yeux pleins de feu, une physionomie que plus tard je vis bien être aussi mobile qu'énergique. Il était vêtu d'un paletot

dont les soieries et la ganse étaient fort fanées. C'était Jasmin.

Il me lit asseoir sur le fauteuil de paille, et lui-même prit une chaise auprès de sa femme.. Cette double condition de poète et de coiffeur embarrassait ma démarche, et j'attaquai d'abord le coiffeur. «Monsieur, lui dis-je, je, dîne au château de la Garde, à quatre lieues d'ici. Je ne sais si j'aurai le temps de faire ma barbe avant l'heure du dîner.... et je viens...» Jasmin me répondit qu'il ne lui paraissait pas qu'il y eût besoin de me raser... mais en étudiant un petit froncement presque imperceptible dans sa bouche et ses yeux, je lui dis de suite que ceci n'était qu'un prétexte, et que le véritable but de ma démarche était de venir trouver l'homme éminent et de connaître le poète.



Maison de Jasmin.

Alors la physionomie de Jasmin devint tout à coup brûlante et splendide d'animation, de froide et indifférente qu'elle était. «Savez-vous ma langue? s'écria-t-il en changeant de chaise et en se rapprochant de moi.--Non.--Ah! mon Dieu, quel malheur! mais c'est égal, j'essaierai de vous la faire sentir.» Et tout à coup, sans autre prologue, le poète, avec une chaleur d'esprit et un enthousiasme dont on ne peut rendre compte, dans un excellent langage français d'ailleurs, se livrait à une improvisation saisissante et à une théorie de son art de poète et du génie de sa langue, dont je regrette; bien de ne pouvoir donner ici une idée.

«Quel bonheur pour moi, disait-il, de m'être servi de la langue du mon pays! quoique vieille, elle est vierge; aucun antécédent, pour ainsi dire, aucune règle, aucune de ces épurations énervantes ne lui commandent. Elle est libre, fière, neuve dans la littérature, et elle peut s'enrichir sans contrôle des paroles de ses sœurs qui nous entourent, des langues espagnole, italienne, et de toutes celles du Midi.

«C'est ce qui fait mon bonheur, et peut-être ma force. Votre langue, au contraire, quelle est-elle? Enervée de règles, d'entraves, de liens de goût et de purisme, épuisée par la multitude et la fécondité des auteurs, elle est vieille et caduque. C'est une langue admirable, sans doute, pour la vie de la nation; mais c'est une langue tuée pour la poésie.--Aussi on dit que la poésie meurt en France; c'est parce que la langue poétique meurt qu'on le dit; car la poésie elle-même peut-elle mourir? Et soyez, attentif à ceci: examinons la manière de Victor Hugo? Qu'a-t-il cherché, ce grand poète, si ce n'est la langue qui lui manque. Remarquez qu'il a voulu l'électrifier et la ressusciter, pour ainsi dire, par la bizarre recherche des mots et des formes, par le grandiose quelquefois exagéré des idées. Le voyez-vous au milieu de cette tourmente de son génie? D'où vient cette agitation? D'est que l'instrument lui manque; sa langue usée et morte lui répugne; il veut se faire une langue nouvelle dans la sienne. Moi, au contraire, j'ai la mienne, comme je vous le disais, pure, vierge, hardie, vive, le bouquet de fleurs d'oranger au côté; et c'est moi, moi seul jusqu'ici à qui le bon Dieu a accordé de la mener à l'autel.

«Avec une pareille liberté et un tel bonheur, la poésie devient facile et naïve comme elle doit être; le vrai et le simple sont seuls touchants et poétiques. Aussi tous mes efforts tendent là.--Je ne dis pas *l'Éternel, le Dieu tout-puissant*, etc., mais le boun Diou, et l'idée de Dieu n'en arrive-t-elle pas au cœur plus vive et plus tendre? Où est la plus belle poésie, la vraie, si ce n'est dans ces vers de Béranger?»

Et Jasmin, se levant, me dit avec un art prodigieux et les inflexions d'un comédien consommé ces vers:

Mes enfants, dans ce village,
Suivi des rois, il passa;
Voilà bien longtemps de ça:
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grim pant le coteau
Où, pour voir, je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise,
Près de lui je me troublai.
Il me dit: Bonjour, ma chère!
Bonjour, ma chère!
--Il vous a parlé, grand'mère!

Il vous a parlé!

«Vous allez entendre mes vers, continua-t-il; vous verrez, vous verrez. C'est la nature, la douleur, la joie comme Dieu les fait.»

Alors il se leva, et avec une pantomime sublime, car il pleurait de vraies larmes, il fit la scène poétique qu'il voulait peindre. «Mon fils! mon fils! mon pauvre enfant! Il est mort. Le voilà, mon ami, le voilà! Ah! mon Dieu, ah! mon Dieu, mon pauvre *Dodo*, mort! Là, voilà sa chaise, ses babils, ses livres. Oh! mon Dieu!

«Voilà la nature, monsieur, voilà ma poésie. Cette scène était attendrissante au plus haut degré. «Maintenant je vais vous lire mes vers,» dit-il. J'attendais avec impatience cette offre, sachant l'admirable talent de lecture du poète.

«Combien pouvez-vous me donner de temps? dit-il.--Jusqu'à trois heures et demie; la voiture de Caillat m'attend à cette heure.--Ah! mon Dieu! quel malheur! Ah! mon Dieu! je ne pourrai pas vous lire *Francounette*,--ni *l'Aveugle du Castel-Cuillé* non plus! Quel malheur!

En ce moment, entre un étranger. «Je suis de ce pays, monsieur, mais j'habite Genève, et dans cette ville tout le monde me parle de vous, on m'en veut de ne pas vous connaître.--Vous êtes d'Agen? dit Jasmin.--Non pas, mais de S....» Alors Jasmin de lui serrer la main, de lui parler gascon, mais sans le faire asseoir et sans le retenir.--L'étranger partit bientôt.

«A nous donc! s'écria Jasmin; qu'est-ce que je vais vous lire? Ah! mon Dieu, quel dommage une vous ayez si peu de temps!--quel malheur de ne pas lire *l'Aveugle*!--Ah! monsieur, c'est si touchant, si beau! cette pauvre fille qui meurt frappée de Dieu au moment où elle allait se tuer elle-même! vous verrez, vous verrez!»

Et il feuilletait son livre, ravi à chaque pièce qu'il voyait; et il s'arrêta enfin à celle-ci:

A un riche Agriculteur qui sans cesse l'invitait à aller s'établir à Paris, où il ferait fortune.

«Suivez sur la traduction française qui est en regard, me dit-il, et vous me comprendrez; et arrêtez-moi la où vous ne sentirez pas le mot gascon.

Et il lut délicieusement cette pièce:

Et bous tabé, Moussu, sans cregne
De troubla mous jours et mas neys
M'escribes de pourta ma guittaro et moun pegne
Dins la grando bilo des Reys!...

Et vous aussi, monsieur, sans craindre
De troubler mes jours et mes nuits,
Vous m'écrivez d'aller porter ma guitare et mon peigne
Dans la grande ville des Rois!...

Il terminait cette lecture entrecoupée de remarques, de commentaires et des élans de la plus naïve et de la plus charmante satisfaction, lorsqu'un second étranger entra.

C'était un jeune lion parisien égaré dans cette Lombardie, de la Garonne; il tenait en laisse un chien d'arrêt magnifique, dont il était aussi fier qu'embarrassé; il venait évidemment pour voir Jasmin, dont le nom se trouvait sur son *agenda* dans le Lot-et-Garonne.--Ce mélange de poésie et de pommade parut l'ébranler.» Je voudrais, dit-il en balbutiant, faire faire ma barbe.» Et comme si un remords l'eût saisi à propos de cette barbe très-problématique sur son menton si jeune; «Ou me faire couper les cheveux,» ajouta-t-il.

Jasmin paraissait désespéré. «Je suis à vous, monsieur,» dit-il; et il allait prendre des ciseaux... Il me faisait, avec des haussements d'épaules et des yeux terribles, la pantomime du dérangé et de l'ennuyé... Quant au jeune lionceau, il ne tenait guère au reste de la chose; il avait vu Jasmin, son but était rempli, il pouvait désormais en parler dans le monde, ce qui lui suffisait.--Aussi bâillait-il déjà. Jasmin sentit la chose, «Mon Dieu, monsieur, je suis occupé; seriez-vous assez bon pour revenir dans une demi-heure?--Tout à fait,» dit le jeune homme, Et il sortit avec son chien.

«Quel bonheur! s'écria Jasmin. Vous avez encore du temps, n'est-ce pas? Ma femme, va donc prévenir Caillat, et voir si la voiture retardera son départ?

Maintenant, monsieur, je vais vous lire une pièce bien jolie; voyez-vous, c'est le cœur qui l'a faite: c'est *la Caritat*. Suivez, suivez bien, et arrêtez-moi si vous ne comprenez pas.

Il est impossible de rendre la manière enchanteresse avec laquelle Jasmin fit cette lecture;--il était vivement ému.--Son émotion passa bien tôt à une sorte d'exaltation de lui-même qui avait sa grandeur, «Monsieur, disait-il, mes vers ont aussi leur puissance de charité; avec eux, avec mes lectures publiques, j'ai fait donner plus de 40,000 fr. aux pauvres ou à d'autres œuvres. Il y a un clocher qui s'élève, et il porte mon nom; c'est le *Clocher Jasmin*, parce que c'est moi qui ai pu en procurer l'argent avec mes vers. Il vous aurait fallu voir quel accueil, quel enthousiasme à Bordeaux, à Auch, à Toulouse! et à Paris, monsieur, comme ils m'ont reçu! Vous disiez tout à l'heure que mon mérite était dans mon originalité; M. Villemain, le ministre, me l'a dit aussi dans sa lettre où il m'annonce cette belle pension qu'il m'a donnée (et il prononçait ces mots: *Belle pension*, avec un accent aussi plein de fierté que de gratitude). Et le roi, il m'a appelé chez lui, et il m'a comblé de bontés; et les salons de Paris se disputaient mes lectures; l'étranger lui-même parle de moi; au milieu de ces journaux, voici un journal anglais qui me traduit et me nomme un des premiers poètes de la France; combien d'autres de vos grands auteurs me le disent aussi! et Sainte-Beuve, et Charles Nodier, comme ils me protègent! comme ils m'aiment!»

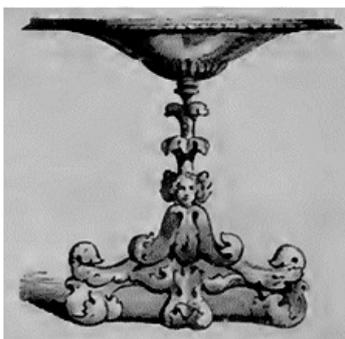
Ainsi se développait cette autre face de l'esprit de Jasmin. C'était cette satisfaction exaltée de lui-même, ce que tout le Midi, en l'admirant, lui reproche, ce qu'on appelle sa vanité.

Sans doute Jasmin a quelque chose qui ressemble à la vanité, mais qui est bien plus pur et plus noble qu'elle; il me semble que son caractère s'en grandit. Cet orgueil est si naïf, et d'ailleurs si justifié. Eh quoi! voici un homme né dans la pauvreté, dont tous les parents sont morts à l'hôpital, comme il l'a dit, chanté et fait graver en tête de ses livres; c'est un obscur coiffeur, et soudain le poète se révèle en lui, le Midi s'étonne et admire; sa nation l'exalte, les grands poètes arrivent à lui, et le nomment leur égal; les pauvres l'implorent, et l'or pleut et tombe parce qu'il dit ses vers; la religion s'adresse à lui et lui demande un édifice, et ses vers le lui donnent;--Bordeaux la magnifique l'applaudit;--Auch lui vote une coupe admirable de vermeil avec les mots: A JASMIN, LA VILLE D'AUCH, ADMIRATION, GRATITUDE;--Toulouse, qui a son Capitole et ses fêtes antiques, lui fait un triomphe et lui décerne des lauriers en or;--le duc d'Orléans lui donnait une bague de diamants et lui avait réservé, dit-on, une faveur plus grande encore;--la duchesse d'Orléans, lui envoie une médaille d'or avec ces mots: LA DUCHESSE D'ORLÉANS AU POÈTE JASMIN;--Paris l'appelle et l'enivre de fêtes et de triomphes;--Le roi lui-même le reçoit aux Tuileries, l'entend, et lui fait un présent royal;--toute la haute littérature lui décerne des titres de gloire, et vous voulez qu'au milieu de ce délire cet homme simple, franc, poète prenne un semblant de fausse modestie et se déprime lui-même!

Enfin il y a un mot de Jasmin charmant de modestie et qui détruit ce reproche de vanité mauvaise: c'est lorsqu'à Paris, au milieu de ses triomphes et lorsqu'on voulait l'y retenir, il répondit: «Il faut partir, *les barbes poussent à Agen!*

«Puis-je vous lire une troisième pièce de vers? nous avons le temps, Cuillat attendra.» Il ajouta: «M. Durand était un ange de charité, un saint de bienfaisance. Hélas! les villes et les hommes oublient vite. Un monument manque à sa tombe; mais, si Dieu le permet, il s'y élèvera un jour.» Et il me lut la pièce délicieuse intitulée *le Médecin des Pauvres*.

Il avait fini, et j'étais encore sous le charme de sa poésie et de son débit.--Je le regardai, des larmes étaient dans ses yeux; je lui pressai la main avec attendrissement;--je ne pouvais louer autrement son œuvre.



Avant de le quitter, je le priai de me montrer ces présents de villes et de princes qui lui avaient été donnés.

Il m'emmena dans une pièce placée au fond de sa maison; et d'abord il ôta d'une cloche de verre la coupe de vermeil offerte par la ville d'Auch.

Cette coupe, d'un travail exquis et qui semblerait sortie des ateliers d'un Cellini, est d'une hauteur de vingt-cinq centimètres environ. Il me fit remarquer l'inscription si honorable:

A JASMIN, LA VILLE D'AUCH, GRATITUDE.

Puis il ouvrit un très-grand écrin de maroquin vert, et il en tira d'une couche de satin blanc une double branche de laurier à feuilles de grandeur de nature et d'or massif. La grandeur de cette branche d'or peut être de quarante à quarante-cinq centimètres.

Dans un autre écrin étaient trois médailles, sur l'une d'elles, en or, étaient écrits ces mots:

LA DUCHESSE D'ORLÉANS AU POÈTE JASMIN.

Puis une bague donnée par le duc d'Orléans à son passage à Agen. C'est un saphir entouré de deux gros brillants.

Enfin, il tira de son sein une belle montre en or, avec une chaîne de même métal; sur cette montre étaient gravés ces mots:

DONNÉE PAR LE ROI.

Le temps me pressait;--je lui demandai une dernière grâce, c'est d'avoir de sa main, sur l'un des volumes de ses poésies que j'emportais, ces deux vers de la pièce de *la Charité*:

Car es amer de la recebre
Aoutan qu'es dous de la donna!

Il prit le volume et s'apprêta avec une sorte de méditation à écrire quelques mots.

«Ce ne sont pas des vers, dit-il en me le rendant; lisez, ou plutôt je vais vous traduire cette phrase.» Je l'écoutai, et je fus profondément attendri en entendant ces mots, dont je n'aurai pas le courage de donner ici la traduction;

«A Moussu G... C...

«A heyre commo m'abès sentit quand legissioy, bézi que mous libres n'an jamay estat débat un nullou co, et dins de tan bounos mas,

«JASMIN.

«Agen, 6 octobre 1843.»

Il ignorait encore qui j'étais après avoir écrit cette phrase, et il me le demanda pour l'ajouter aux mots; à moussu, suivis d'une demi-ligne blanche. Ce fut alors seulement qu'il sut et qu'il écrivit mon nom:--G... C....

Avant de nous quitter, il ouvrit un de ses volumes, et, me montrant une page de musique, il me chanta une mélodie qui est de lui, et qu'il a composée pour une de ses poésies.--Sa voix est touchante, et je savais d'ailleurs qu'il était bon musicien et jouait fort bien de la guitare.

Enfin, je lui fis mes adieux, avec l'espoir et sa promesse de le revoir à Paris.

Histoire de la Semaine.

Quand les événements politiques intérieurs font défaut à la presse, la polémique vient y suppléer, et parfois aussi elle amène ses événements. Toute la semaine dernière, une lutte très-vive s'était engagée dans les journaux entre des membres du haut clergé et des défenseurs de l'Université, qui ne paraît pas encore s'être arrêtée sur le meilleur moyen de se défendre elle-même. M. le cardinal-archevêque de Lyon, M. l'évêque de Langres, et l'évêque de Châlons, y ont successivement pris part. Tous réclament la liberté de l'enseignement, et, pour en démontrer la nécessité, entreprennent de prouver que l'enseignement universitaire ne présente pas aux pères de famille de suffisantes garanties morales. Les défenseurs de l'enseignement par le gouvernement éprouvent de l'embarras pour repousser ces accusations, quelque peu fondées qu'elles soient, car M. le ministre de l'instruction publique leur a donné crédit en sacrifiant des professeurs approuvés par l'Université, mais mal vus et dénoncés par le parti ecclésiastique. Une nouvelle et récente mesure prise à l'occasion de M. le professeur Ferrari, immédiatement après un succès éclatant remporté par lui dans un concours d'agrégation, est venue donner confiance aux adversaires de l'Université et porter le découragement



dans les rangs de ses soutiens. D'un autre côté, la promesse d'une loi faite par la Charte de 1830, promesse dont l'exécution a été ajournée d'année en année, semble mettre l'autorité dans une situation un peu fautive pour faire exécuter dans toute leur rigueur les dispositions encore en vigueur sur les petits séminaires. C'est dans ces circonstances que la lutte, qui, dans le silence, avait été incessante, s'est traduite en lettres pastorales et en lettres aux journaux. Le *Journal des Débats* avait annoncé que celle de M. l'évêque de Châlons, qui n'a peut-être pas toute la gravité du caractère religieux de son auteur, était déférée au Conseil d'État, non pas pour la question de goût, mais pour celle de légalité. C'était, à ce qu'il paraît, l'avis de M. le grand-maître, qui, pour se donner du courage, avait livré sa résolution à la publicité. Mais il a rencontré de l'opposition de la part de M. le garde-des-sceaux, et sa détermination n'a pas été la plus forte.

Le conseil-général de la Seine a clos le 30, à minuit, sa session annuelle, dont nous avons précédemment annoncé l'ouverture. Il lui a fallu, en treize séances, arrêter un budget de cinquante millions et donner son avis motivé sur une foule de questions importantes. Les sessions des conseils-généraux sont infiniment trop courtes; beaucoup de ces assemblées ont exprimé des plaintes à ce sujet; le conseil-général de la Seine l'a fait sentir de son côté, en déclarant n'avoir le temps de répondre à des questions que le ministère lui avait posées. Il a renouvelé ses vœux de l'an dernier relatifs à la publicité à donner à la liste du jury et à l'attribution du produit des droits d'enregistrement sur les brevets d'invention. Il a montré tout à la fois de la largesse dans les sacrifices qu'il a regardés comme utiles et bien entendus, et une sévère économie dans les dépenses, qu'il n'a pas considérées comme suffisamment justifiées. Les traitements de quelques fonctionnaires s'en sont mal trouvés.

A l'extérieur s'offre toujours, sur le premier plan, l'Irlande, ou bien plutôt l'Angleterre; car on est bien plus embarrassé à deviner comment sir Robert Peel sortira de l'impasse où il s'est engagé, qu'inquiet du sort d'O'Connell et de ses coaccusés. A Londres comme à Dublin, on a répandu, à la fin de la semaine dernière, le bruit que les poursuites étaient abandonnées. Cette nouvelle était absurde: mais elle n'a en cours que parce qu'elle l'était infiniment moins que les poursuites elles-mêmes. Si on ne les abandonne pas, on songe du moins à les ajourner le plus possible. Au lieu des derniers jours de novembre, les premiers jours de janvier arriveront, dit-on, avant que les débats judiciaires s'ouvrent. On semble espérer que l'avenir et l'imprévu apporteront une solution à une difficulté qu'on commence à reconnaître inextricable aujourd'hui. On songe à recommencer l'enquête entreprise, qui, entachée d'irrégularité et d'évidente inexactitude, fournirait des armes redoutables à un légiste et à un procédurier de la force d'O'Connell. En un mot, on croit avoir tout à gagner à perdre du temps. En attendant, les témoignages de sympathie, les adhésions à l'association et les offrandes arrivent au chef du rappel de la part de prélats qui jusqu'ici étaient demeurés en dehors de l'agitation nationale; des prières sont faites dans toutes les paroisses de l'Irlande, et la formule de l'une d'elles nous paraît assez nouvelle dans la liturgie: «Puissent les amis de la liberté ne jamais avoir affaire à d'autres ennemis que Peel, Sugden, Wellington et compagnie!»--L'Espagne mérite de plus ou plus l'épithète de malheureuse qu'on lui a tant de fois donnée depuis trente-cinq ans, quand on a eu à raconter les événements dont elle a été continuellement le théâtre. Barcelone et Girone, à l'heure où nous écrivons, sont peut-être en feu ou déjà en cendres. Les dernières nouvelles annonçaient que les bombes des assiégeants se succédaient sans interruption, nombreuses et terribles, que les murailles s'écroulaient, et que le carnage était imminent.--La France, qui a vu une première fois son consul conjurer les dernières rigueurs contre Barcelone de la part d'Espartero, avec le gouvernement duquel elle était dans des termes plus que froids, la France n'a-t-elle donc rien pu obtenir d'un gouvernement qui se dit son ami? Si elle n'y a pas réussi, il faut le déplorer; mais si elle ne l'avait pas même tenté, il faudrait le déplorer plus encore. A Madrid, en présence de pareils événements, les Cortès sont demeurées très-longtemps à se constituer, et un projet de loi pour déclarer la majorité de la reine est jusqu'ici la seule mesure qui leur ait été présentée. Peut-on raisonnablement attendre de son adoption la fin des malheurs de la Péninsule: Nous le désirons beaucoup, tout en l'espérant bien peu.--Athènes a perdu de sa confiance dans la franchise de l'adhésion du roi à la révolution de septembre. Un aide-de-camp d'Othon, qui avait vu ces changements politiques avec beaucoup de dépit, est arrivé à faire croire à ce monarque qu'une contre-révolution devait éclater une belle nuit; car, en Grèce, c'est toujours à la belle étoile que les mouvements s'opèrent. La crédulité du prince, les ordres qu'elle lui a suggérés, ont donné à penser qu'il avait une grande confiance dans les ennemis de la révolution et trop peu de foi dans son avenir pour en être un partisan bien sincère. Cette défiance ne facilitera rien, et tôt ou tard les puissances voudront venir en aide à des embarras qu'elles pourront bien accroître encore par l'intervention de leurs diplomates.--Les nouvelles de Chine n'ont guère apporté que des détails sur l'étrange

cérémonial observé par les grands dignitaires du pays dans leurs rencontres avec les chefs anglais; mais ces programmes ont leur importance en ce qu'ils font voir que les Chinois ont renoncé à leur ancienne prétention d'humilier les Barbares, et qu'ils sont résignés aujourd'hui à les traiter d'égal à égal. Nous saurons plus tard si les présentations à l'empereur n'amèneront plus ces complications d'étiquette qui ont fait reculer toutes les précédentes ambassades. L'expédition anglaise a sans doute contribué pour beaucoup à ce résultat; mais on doit croire aussi que les progrès des missions catholiques n'y sont pas tout à fait étrangers. Dans un rapport officiel publié à Londres, nous voyons qu'on compte 52,000 catholiques dans le vicariat apostolique du Sut-Chuen, 40,000 dans celui de Fokien; Chensi et Hon-Kouang, 60,000; Tche-Kiang et Kian-Li, 9,000; Pegu et Ava, 6,000; Siam, 8,000; Malaca, 6,000; Cochinchine, 80,000; Tong-King oriental, 160,000; dans le diocèse de Nang-King, 40,000; dans celui de Macao, 52,000, et dans le vicariat apostolique du Tong-King occidental, 180,000.

La nature a un peu fait relâche cette semaine, et n'a pas continué cette série de tremblements de terre et de tempêtes que nous avons eu précédemment à enregistrer. Mais l'industrie a fourni son sinistre. Le bateau à vapeur *le Clipper*, faisant la navigation entre Bayousara et la Nouvelle-Orléans, au moment où il quittait le port, a fait explosion par l'éclat de ses chaudières. Toute la machine, de grands débris de chaudières d'énormes fragments de bois, un multitude d'autres objets, et, au milieu de tout cela, des êtres humains, tous plus ou moins mutilés, ont été lancés dans les airs. En atteignant sa plus grande hauteur, cette éruption a été projetée, comme les jets d'une fontaine, dans plusieurs directions, et est retombée sur la terre, sur les toits des maisons et jusqu'à 200 mètres de distance du lieu du sinistre. Les malheureuses victimes ont été brûlées, écrasées, déchirées, mutilées et dispersées de toutes parts, les unes dans la rivière, les autres dans les rues, d'autres sur l'autre rive du Bayou, à près de 250 mètres. Quelques corps ont été coupés en deux par des morceaux de bois, et d'autres lancés comme des boulets de canon contre les murailles des maisons. Toute la partie des édifices environnants semble avoir été ravagée par un tourbillon. Le lieu du désastre offrait un spectacle qu'il faut renoncer à peindre. Les planchers des deux chambres étaient jonchés de morts et de mourants. Ceux que l'on transportait, proféraient des prières, des gémissements, des imprécations, et présentaient l'aspect des plus atroces souffrances. L'équipage consistait en quarante-trois hommes; il y avait de plus cinq passagers. Un très-petit nombre de personnes, dont fait partie le capitaine, a été sauvé; les pertes connues s'élevaient à vingt-neuf; mais il manquait encore plusieurs personnes, dont les traces n'avaient pas été retrouvées.

Les journaux anglais nous font aussi connaître les désastres financiers d'un prince noir et d'un prétendu prince blanc. Le premier est le frère de l'ancien roi d'Haïti, Christophe II, lequel, entrevoyant l'orage qui devait détruire bientôt tout à fait son pouvoir déjà ébranlé et sa fortune en ruines, avait envoyé à Londres environ 250,000 fr. pour les placer dans les fonds anglais, au profit de la reine, de ses deux filles, de ce frère et de sa sœur. Madame Christophe a trouvé moyen de s'approprier le tout et d'aller jouir en Sardaigne des moyens d'existence qu'elle eût dû partager avec son beau-frère. Ce pauvre prince, réduit, lui et les siens, à la plus profonde misère, s'est adressé à la Société des amis des étrangers en détresse, et celle-ci lui a envoyé... 5 guinées! Il s'est présenté pour demander des secours au lord-maire, qui lui a répondu, en lui donnant satisfaction sur ce point, qu'il n'avait pas qualité pour agir, mais qu'il espérait qu'on pourrait poursuivre la reine d'Haïti pour le remboursement de 5,000 livres sterling.--Le lord-maire, ou du moins en attendant l'installation de celui-ci, l'alderman qui le remplace, a également reçu la visite de l'autre prince dont nous parlions tout à l'heure: celui-ci était Louis XVII, dont nous avons déjà fait connaître la demande en cession de biens et de droits, même à la couronne de France. Ceci pouvait être assez gai; mais ce qui est triste, c'est que ce malheureux, sa femme et leurs huit enfants sont dans la plus affreuse misère. Ou a vu se présenter, pour appuyer sa demande, un Français, M. le comte de Labarre, dont l'extérieur annonce un homme respectable. «Je n'ai point, a-t-il dit, abandonné et je n'abandonnerai point mon ami, tout accablé qu'il est sous le poids de l'adversité. Je me suis ruiné moi-même pour le secourir, en me faisant ainsi, comme l'a dit un grand écrivain, M. de Chateaubriand, dans une autre circonstance, le courtisan du malheur. M. le duc de Normandie n'a pas droit seulement comme héritier du trône à la commisération des Anglais, il était venu aussi leur apporter le fruit de ses longs travaux sur l'art de perfectionner les projectiles de guerre. --*Une voix dans l'auditoire*: Afin de bombarder ses bons et féaux sujets. (*On rit.*)--M. de Labarre: Quelque opinion qu'on ait sur la légitimité des prétentions du duc, on conviendra, du moins, qu'il se trouve dans une position peu commune: il a huit enfants, dont le plus jeune est âgé de six mois.» L'alderman a fait remettre à l'avocat du duc de Normandie une somme tirée du tronc des pauvres et dont le chiffre n'a pas été

révélé au public.

Ce ne sont pas seulement les demandes des princes indigents qui remplissent les journaux anglais, ce sont aussi les réclamations des capitalistes de cette nation qui s'étaient réunis pour entrer dans les compagnies de chemins de fer, sollicitant des concessions en France durant la session dernière. Le chemin de Lyon, qui avait trouvé des souscripteurs dans la Grande-Bretagne, à l'aide de prospectus répandus à profusion, mettant en avant un conseil d'administration composé de pairs et de députés français, auxquels on n'avait pas même demandé leur agrément; le chemin de Lyon, qui avait vu ses actions, placées par ce tour d'adresse, devenir, à la bourse de Londres, l'objet de spéculations considérables, et obtenir une prime très-élevée; le chemin de Lyon voit aujourd'hui ses ingénieux inventeurs retenir l'argent des actionnaires malgré eux, sans intérêts et sans garanties. Ceux-ci, finissant par trouver la plaisanterie un peu prolongée, confient leurs vives doléances aux feuilles de Londres. Nous ne croyons pas la triste spéculation dont ils sont victimes de nature à les encourager beaucoup à s'intéresser jamais de nouveau dans une grande entreprise en France, et nous le déplorons.--Du reste, on pense que le ministère est déterminé à demander l'autorisation de faire exécuter, aux frais de l'État, les chemins qui seront votés dans la session prochaine, soit qu'il les exploite lui-même, soit qu'il se détermine, après leur exécution, à en mettre les baux en adjudication.

Paris s'embellit chaque jour, il faut le reconnaître. Le conseil municipal, quels que soient les vices de son organisation, par cela seul qu'il est électif, a plus fait par ce résultat en quelques années que n'avaient fait plusieurs générations successives. Paris s'embellit; mais outre les projets qu'exécute l'administration de la ville de Paris, il y a aussi, et en bien plus grand nombre, les projets qu'on lui prête. Les journaux ont cette semaine rasé des quartiers entiers, ouvert des voies immenses et planté sur le parvis Notre-Dame une pyramide en granit pour servir de point de départ à toutes les bornes miliaires de nos routes. Tout cela est fort ingénieux et surcharge peu le budget, car il n'en a pas encore été le moins du monde question dans les délibérations et même dans les causeries du conseil municipal.--On songe toujours à restaurer Notre-Dame, qui en a grand besoin, mais dont on tremble de voir les travaux confiés à quelque architecte vandale. En attendant, des mutilations coupables y sont commises tous les jours. Tout récemment, au portail septentrional, quatre chapiteaux ont été ébréchés à coups de pierre ou de marteau; un petit animal fantastique a été enlevé très-nettement, à l'aide d'un ciseau, et volé par un amateur, qui aura voulu y joindre également la tête d'un ange. Le Comité historique des arts et monuments a déjà précédemment appelé, à l'occasion de délits de ce genre, toute l'attention de l'autorité sur les moyens d'en prévenir le retour. Combien faudra-t-il donc encore de mutilations pour que ces réclamations soient enfin écoutées?

Ce que nous avons dit dans un précédent numéro de l'à-propos et de futilité pour l'art de sa mission à Athènes confiée à M. Boulanger, nous a valu une lettre de cet architecte, au talent duquel nous avons, du reste, rendu hommage. Suivant lui, les fouilles et les déblais qui ont été exécutés récemment par le gouvernement actuel de la Grèce, ont, en les dégagant des fortifications turques dans lesquelles ils étaient presque tous ensevelis, donné aux anciens monuments un aspect tout nouveau, leur véritable aspect. M. Boulanger semble avoir la confiance de justifier la mission qui lui est donnée, et de prouver par ses résultats qu'elle a été bien entendue. Nous avouons que la détermination où il paraît être d'arriver à faire cette preuve nous donne à nous-mêmes la confiance qu'il y parviendra, et nous serons, il en peut être certain, le cas échéant, les premiers à le proclamer.

La Normandie voit, depuis quelque temps, des artistes et des poètes sortir de la foule de ses artisans. Ses feuilles locales renferment de curieux détails sur les essais heureux d'un pauvre ouvrier qui paraît appelé à prendre un rang distingué dans l'art de la sculpture. L'ouvrier Lebreton a mérité tout dernièrement un encouragement du roi par ses poésies populaires.

La police, moins tolérante que l'administration des contributions indirectes, qui admet pour les vins l'extension de volume, à l'aide de l'eau, pourvu que le droit lui soit payé sur les deux liquides mariés, la police a fait saisir à Rouen et à Bercy une grande quantité de pièces de vin ainsi sophistiqués. La question va être portée devant les tribunaux. Déjà, dans une espèce qui ne manque pas d'analogie, la Cour de cassation vient de décider qu'on doit considérer comme boisson falsifiée, aux termes du Code pénal, le lait dans lequel un débitant a mêlé un tiers ou un quart d'eau.--Les tribunaux de Stockholm n'ont ni la même sévérité quand il s'agit de défendre leurs justiciables contre l'avidité de certains marchands, ni une grande bonne foi nationale, quand il s'agit de faire respecter les intérêts étrangers. Un pharmacien de cette ville, le sieur

Almqvist, voyant qu'une maison de Reims, renommée pour la qualité de ses vins de Champagne, fournissait presque seule la Suède entière, a contrefait les étiquettes du négociant champenois, et a appliqué ses contrefaçons à des bouteilles contenant une liqueur d'apothicaire. Les Suédois n'y ont vu que du Champagne, et des poursuites ayant été dirigées contre le contrefacteur, les tribunaux de première instance et d'appel ont tout naïvement déclaré que «s'il est vrai que d'un côté les lois sur le commerce répriment sévèrement toute usurpation de noms et de raisons commerciales, toute contrefaçon d'étiquettes, enseignes, etc., il y a d'un autre côté lieu de supposer que le législateur a dicté une disposition dans le seul but de protéger l'industrie et le commerce des indigènes, et non pour favoriser les étrangers *au détriment des nationaux.*» S'il y a des juges à Berlin, il y en a de bien singuliers à Stockholm.

Les journaux qui tué M. l'amiral Roussin, qui aura pu entendre son oraison funèbre, car le lendemain les mêmes feuilles nous ont appris que cette nouvelle était sans fondement. Malheureusement beaucoup d'autres morts annoncées cette semaine n'ont pas été démenties de même.--L'émigration polonaise a encore perdu un de ses membres les plus illustres, le général comte Soltyck, qui avait servi avec honneur comme colonel dans l'armée française sous l'Empire, comme général dans l'armée polonaise durant la guerre de l'Indépendance, et qui avait, comme nonce, fait preuve nouvelle, à la diète, du dévouement et de la fermeté qu'il avait montrés sur les champs de bataille. C'était, du plus, un écrivain distingué; il a laissé histoire fort estimée de la guerre de Pologne en 1809, et la mort l'a surpris se livrant à d'autres travaux historiques.--Le clergé a perdu M. de Cosnac, archevêque de Sens, et M. le cardinal de Retz, auditeur de rote auprès du Saint-Siège.--M. le baron Capelle, ancien ministre de Charles X, et un des signataires des ordonnances de juillet 1830, a terminé à Montpellier une carrière remplie tour à tour par la disgrâce et la faveur. Une liaison avec Élixa Bonaparte, duchesse de Lucques et de Piombino, vue de mauvais œil par Napoléon, attira sur lui des mesures sévères, et fit d'abord connaître un nom qui devait, si fatalement pour celui qui le portait, figurer plus tard au bas du manifeste politique qui a déterminé la plus rapide de toutes les révolutions.--Enfin, les arts ont eu à enregistrer sur leurs tables funèbres la mort du pianiste Pradher;--celle d'un peintre paysagiste de Lyon, d'un remarquable talent, Guindrand, tombé depuis quelques années dans le plus funeste idiotisme,--et celle aussi d'un ancien professeur de l'école des beaux-Arts de la même ville, Berjon, peintre de fleurs.--Un nom appartenant à un artiste célèbre s'est également éteint. La fille aînée et le dernier enfant survivant du fameux acteur Bertinazzi, appelé au théâtre Carlin, mademoiselle Barbe-Suzanne Bertinazzi, vient de mourir âgée de quatre-vingt-deux ans.



PAROLES

DE
M. EUGÈNE DE LONLAY.

MUSIQUE

DE
M. G. DONIZETTI.

A MADAME LOUIS AUVRAY.

CHANT. *Andante.* *P*

Som - bres al - - - lé - - - - es OÙ je rê -

PIANO. *P*

vais Ver - - tes val - - - lées Inis - seaux si frais

Fé - - con - - de plai - - - - ne Vas - - te do - - mai - - ne Fleur de ces

lieux *F* O no - - - ble da - - - me *rall.* A vous mon à - - - - me

A VOUS mes yeux. *P* *F*

2^e COUPLET. *P*

Bi - che tou - - rel - le Au front lru - - ni OÙ l'hi - - ren - - del - le Suspend son nid Toit tu - - té - - lai - - - - re

Bou - te sin - - ce - re Seul en - - chan - - teur Et no - - lide da - - me A vous joai à - - - - me A vous ses yeux.

3^e COUPLET. *pp*

D'un pou - - vre pa - - ge Qui vous doit tout Vous dont l'i - - ma - - ge Le suit par - - tout Dai - - guez en - - ten - - - - dre

La vois si ten - - - - dre Et les a - - - - mours O no - - lide da - - me A vous son à - - - - me A vous ses jours.

F

Procidés d'E. Devauxen.

(Agrandissement)

Théâtre-Italien.

Belisario, tragédie lyrique en trois parties, musique de M. DONIZETTI.--M. FORNASARI.

C'est une lamentable histoire que celle du Bélisaire de l'opéra italien, et l'on peut dire que jamais le dévouement monarchique n'a été mis à une plus rude épreuve.

Cet honnête Bélisaire, se trouvant en pays étranger, *frà genti barbare*, a fait un rêve. Il a vu un guerrier terrible qui renversait l'empire de fond en comble. Le voilà dans une grande perplexité.--Quel est ce guerrier? où est-il? comment le découvrir? Dans son inquiétude, il eut recours à un *homme de Dieu*; il lui conta son rêve; et l'homme de Dieu lui répondit qu'il n'avait pas besoin de chercher bien loin l'ennemi public dont il était en peine, et que ce guerrier mystérieux était son propre fils.

Ce fils était un enfant dans toute l'innocence du premier âge, et qui ne pouvait pas encore, évidemment, songer à conquérir le monde et à renverser le trône de Justinien. Néanmoins, Bélisaire fut impitoyable; il condamna son fils à mort, et le fit exécuter.

A la vérité, il ne fut qu'à moitié obéi sur ce dernier point. Proclus, qu'il avait chargé de l'opération, n'eut pas le courage de l'achever. L'enfant, au lieu d'être tué, fut seulement perdu.

Vous dites, madame, que c'est un abominable homme que ce Bélisaire? Je ne saurais être de votre avis là-dessus. Que dit, en effet, La Fontaine, le grand moraliste:

Ou ne peut trop aimer trois sortes de personnes:
Les dieux, sa maîtresse et son roi.

Vous voyez donc bien que Bélisaire n'a fait que son devoir. Mais sa femme Antonine est comme vous, madame, et n'entend rien à cette morale-là.

Il faut vous dire que Proclus a jasé, et qu'Antonine sait tout. Jugez de sa colère! Elle jure de perdre son mari pour venger son fils, et je vais vous raconter comment elle s'y prend. Cela est toujours bon à connaître, et peut servir dans l'occasion.

Bélisaire, qui est en train de reconquérir l'Italie sur les Goths, écrit à sa femme de temps en temps, comme tout bon mari doit faire. Il paraît que dans une ses lettres il a imprudemment laissé beaucoup d'espace entre le texte et la signature. Que fait Antonine? Elle livre la missive à Eutrope, le mortel ennemi de Bélisaire; et Eutrope, qui a d'habiles faussaires à sa disposition, fait ajouter à la lettre du héros une phrase qui doit suffire pour le faire pendre.

Bélisaire revient d'Italie et rentre à Constantinople sur une de ces petites voitures à deux roues et non suspendues que nous nommons charrettes, mais qu'en langage tragique on appelle chars. Il est impossible d'être plus glorieusement cahoté. Il jouit de tous les honneurs du triomphe; il a même le bonheur d'embrasser publiquement Justinien; mais, ô néant des grandeurs humaines! à peine a-t-il eu le temps de chanter avec son ami Alamir un *andante* et une *cabalette*, qu'Eutrope se présente, lui demande son épée de par l'empereur, et le somme de comparaître devant la Cour des Pairs du pays. Il est accusé de haute trahison au premier chef.



Portrait de Fornasari.

Il nie, comme de raison; mais on lui présente la lettre. Il reconnaît d'abord son écriture; mais, quand il a tout lu, il s'indigne, et déclare qu'il y a faux et interpolation. Il en appelle au témoignage d'Antonine. Mais Antonine confirme l'accusation, et déclare avoir reçu la lettre telle qu'elle est. Vous imaginez, bien comment Bélisaire la traite. «Mauvaise épouse! mauvaise mère! (Ils ont une fille, nommée Irène, qui est présente.)--Ah! mauvaise mère!... Et vous donc, avez-vous la prétention d'être bon père, par hasard? rayez cela de vos papiers, car je sais tout.--*Quoi!*--Tout ce que Proclus savait.--*Aïe!*»

Bélisaire met sa tête dans ses deux mains et ne tarde pas à faire sa confession

générale devant sa femme et sa fille, devant le Sénat et l'empereur. Quand il a fini, Antonine se remet de plus belle à lui dire des injures, ce qui est tout simple. Mais on comprend plus difficilement que le Sénat s'en mêle fasse crever les deux yeux à un homme à qui l'on ne peut guère reprocher qu'un excès de dévouement à la dynastie régnante. Justinien est-il donc si mauvais politique? et ne voit-il pas que cet exemple n'est pas encourageant?

Quoi qu'il en soit, voilà Bélisaire aveugle et qui part bientôt, pour l'exil, guidé, par sa fille Irène, qui joue près de lui le même rôle qu'Antigone auprès d'OEdipe. Ils arrivent au mont Hémus. Là, ils rencontrent des Alains.

Ces Alains sont au nombre de vingt, ou à peu près, et telle est la grandeur de leur courage, qu'ils ont entrepris d'attaquer Constantinople et de mettre cette grande capitale à feu et à sang. Il est vrai qu'ils ont un chef qui ne plaisante pas, et qui ne connaît point d'obstacles: c'est Alamir, cet ami de Bélisaire dont je vous ai déjà parlé. Il a juré de venger le grand homme opprimé, et de noyer Constantinople dans des flots de sang. Mais Bélisaire le fait bien vite revenir à résipiscence. Bélisaire est toujours citoyen dévoué, sujet fidèle, et le malheur ni l'injustice n'ont eu aucune prise sur sa grande âme. Enfin, comme le drame touche à son dénouement. Bélisaire reconnaît bientôt dans Alamir ce fils qu'il avait jadis condamné à mort, et qu'il croyait avoir perdu.

L'empereur, à la nouvelle de l'incursion des Alains, a fait marcher ses troupes à leur rencontre. Bélisaire se met, de son autorité privée, à la tête de l'armée grecque. Comment l'accepte-t-elle pour chef, et comment s'y prend-il pour la commander? C'est ce que je ne saurais dire, puisque l'auteur a négligé d'éclaircir ce point; mais il bat les Alains, et c'est ce qui importe le plus à l'empereur et aux habitants de Constantinople.

Hélas! tout a une fin sur cette terre, les plus grands héros comme les plus absurdes livrets. On apporte un brancard dans la tente de Justinien. Sur le brancard est étendu le conquérant de l'Afrique et de l'Italie, et le vainqueur des Alains, qui a reçu le coup mortel à cette dernière bataille, et vous pouvez à votre choix, selon votre goût et vos dispositions particulières, pleurer le trépas du grand capitaine, ou rire tout à votre aise des incroyables inepties de l'auteur du *libretto*.

Vous ne rirez pas du moins de la partition, et c'est l'essentiel. Il y a, dans l'œuvre de M. Donizetti, des morceaux remarquables en assez grand nombre pour qu'on lui pardonne ceux où il s'est un peu négligé. Ne parlons pas de ceux-ci, mais indiquons au lecteur une jolie cavatine, pleine de sentiment et de distinction, et que mademoiselle Nissen exécute à merveille;--un duo pour basse et ténor, dont *l'andante*, tendre et pathétique, contraste de la manière la plus heureuse avec la *strette* brillante qui le termine;--un chœur de sénateurs, qu'il ne faut pas comparer au chœur des juges dans la *Pie Voleuse*, mais qui n'en a pas moins un mérite fort distingué;--un finale à six voix, où brillent des traits énergiques et de très-grands effets. Tout cela est dans le premier acte, ou, comme dit l'auteur du livret, dans la première partie.

Au second acte l'air d'Alamir: *Trema, Bisanzio*, est plein d'éclat et de force. Il fait beaucoup d'effet; il en ferait plus encore si M. Corelli le nasillait, un peu moins. Hélas! qui n'a pas en ce monde un péché d'habitude, où il tombe malgré lui, et le plus souvent sans s'en douter? Le péché mignon de M. Corelli est de prendre quelquefois son nez pour sa bouche, et de se servir indifféremment, pour chanter, de l'un et de l'autre. Mais que fais-je, moi? et pourquoi vais-je m'accrocher au nez de M. Corelli, pendant que mademoiselle Nissen et Fornasari sont là qui m'appellent?

Rien de mieux pensé ni de mieux écrit que le duo chanté par ces deux virtuoses; rien de plus gracieux, de plus tendre, de plus pathétique. La situation était de celles qui conviennent, particulièrement au talent de M. Donizetti. Il l'a traitée de main de maître, et y a versé à pleine mesure les charmantes mélodies et la sensibilité douce et passionnée tout à la fois, qui font de Lucie de Lammermoor une œuvre si aimable et si séduisante. Ce duo est le morceau capital de la partition de *Belisario*; il n'y a que le trio de la reconnaissance, au troisième acte, qui puisse lui être comparé: les mêmes qualités s'y retrouvent, et les trois voix y sont agencées avec cette habileté magistrale dont les musiciens italiens ont seuls le secret.

Le chœur des Alains, qui précède ce duo, est aussi un morceau remarquable: le, rythme fougueux et désordonné que l'auteur a choisi peint à merveille le courage effréné et la soif de pillage qui animent ces Barbares. Mais je regrette que le public n'ait pas fait plus d'attention à la ritournelle qui sert d'introduction à ce troisième acte; elle est vraiment magnifique, et les gens de goût me sauront gré, je l'espère, de la leur avoir signalée.

La première représentation de *Belisario* était également intéressante par l'importance de l'ouvrage et par le début de M. Fornasari. Ce jeune chanteur a de très-grandes qualités; sa voix est fort belle: c'est une basse-taille très-grave, mais qui,--chose rare,--s'élève avec une extrême facilité. Il suit de là que M. Fornasari peut chanter à volonté les rôles de baryton et les rôles de basse. Il a beaucoup de force et de volume, avec beaucoup d'agilité. Tout cela, j'en conviens, n'est pas encore suffisamment réglé, et il y aurait bien quelque chose à dire sur la manière dont M. Fornasari emploie ce bel instrument; mais il l'a, et c'est le point important. Avec du travail et de bons conseils, il saura promptement, s'il le veut, la manière de s'en servir.

Comme acteur, il n'est pas non plus irréprochable; mais il ne pêche que par excès de zèle, précieux défaut, et dont il est bien facile de se corriger.

M. Fornasari a d'ailleurs un visage noble et expressif, et une taille dont les proportions sont magnifiques. Quand il saura modérer un peu ses mouvements; quand il ne perdra plus le fruit de ses bonnes intentions, en allant au-delà du but; quand il détaillera un peu moins son chant et son rôle, et qu'il ne cherchera plus à faire de l'effet à chaque note et à chaque mot,--entreprise folle, et dont le succès est impossible,--alors M. Fornasari réalisera toutes les espérances que son apparition a fait naître. Puisse-t-il ne pas se manquer à lui-même, et ne rien perdre de la riche moisson que l'avenir lui prépare!

Courrier de Paris

Les gourmets de Cours d'assises ont on de quoi se satisfaire cette semaine; le procès des vingt-trois voleurs est un de ces régals complets qui ne leur laissent rien à désirer. Aussi la foule a-t-elle suivi avec avidité devant la justice, les débats de la criminelle histoire, tandis que l'habitué des cabinets de lecture passait ses heures en tête à tête avec le *Droit* et la *Gazette des Tribunaux*.

Cette représentation traqi-comique est remarquable, en effet, par l'audace des entreprises, l'inférieure habileté des acteurs, leur sang-froid cynique, leur longue impunité; elle met au jour des caractères, des mœurs, des personnages qui étonnent même après les révélations que les réquisitoires et les romanciers ont faites de la vie ténébreuse et scélérate de ces bohémiens. C'est un curieux supplément aux *Mystères de Paris*.

Les chefs sont Flachet et Courvoisier, les plus féconds et les plus résolus à l'escalade et au bris de serrures; tous deux trempent dans toutes les entreprises; on les retrouve partout, à l'assaut des caisses, des portefeuilles et des secrétaires. Flachet se contente d'être l'homme d'action; Courvoisier ajoute à la pratique du crime l'art de faire des criminels: il épie l'honnête ouvrier au seuil de sa vie laborieuse, le flatte, le caresse, fait briller à ses yeux l'appât de l'or, et peu à peu l'entraîne dans sa complicité; si le malheureux se débat encore sur le bord de l'abîme et recule devant le danger du crime, «Bah! laisse donc, lui dit Courvoisier; il n'y a rien à craindre, ça me connaît!» et, par cette audace, il le décide.

Une autre différence distingue Flachet de Courvoisier: Flachet avoue volontiers tous les vols qu'on lui impute, les plus grands comme les plus petits--Courvoisier met de l'amour-propre dans sa honte: il tient à ne pas passer pour un petit voleur. C'est l'aristocrate de la bande; dites-lui qu'il a volé princes, ducs, comtes, marquis, barons, il le confessera avec le plus complet abandon; tout au plus osera-t-il contredire les dépositions d'un air d'extrême politesse; «M. le comte de Biencourt m'accuse de lui avoir pris 6,000 fr.; j'en demande bien pardon à monsieur le comte, mais je n'ai trouvé que 3,000 fr. dans sa caisse!» Il ne manque jamais de dire: *Monsieur le baron*, en parlant de M. de Ladoucette, auquel il a dérobé pour 60,000 livres d'or et de diamants. On ne vole pas les gens avec plus d'égards!

Mais que le président s'avise de vouloir comprendre Courvoisier dans un misérable vol de 30 fr., «Ah! pour celui-là, monsieur le président, je n'en suis pas; fi donc!»--Le président insiste-t-il? «Vous le voulez? eh bien! soit: j'en serai, puisque ça paraît vous faire plaisir; mais, parole d'honneur, c'est pour ne pas vous contrarier; et puis, un de plus on de moins, ça ne vaut vraiment pas la peine de discuter!»

Courvoisier a toujours été maître de lui et s'est imposé une ligne d'attentats qu'il n'a jamais dépassée; acceptant le bain pour pis-aller, il s'était dit: «Tu n'iras pas plus loin!...»--Un de ses complices lui propose de dévaliser, pendant la nuit, un marchand: «S'il s'éveille? dit Courvoisier!--Eh bien! nous lui

donnerons le tour!--Merci! je ne fais pas ce commerce-là!»

Vous diriez, en effet, à les entendre, qu'ils sont tous d'honnêtes négociants: on ne tient pas un autre langage dans les magasins de la rue de la Verrerie ou de la rue Saint-Denis. «C'est Droin qui m'a proposé l'affaire, dit Flachat; je l'ai trouvée bonne, je l'ai acceptée.»--Plus loin, parlant du vol accompli dans l'hôtel de M. le prince de Beaufremont, «Je savais que la maison était bonne; que c'étaient des gens très-bien, des gens comme il faut!» Une autre fois, il s'exprime comme un général d'armée: «On est entré par le jardin malgré moi; mon avis était qu'on dirigeât l'attaque par le rez-de-chaussée.»

Entre Courvoisier et Flachat, voici Laire, leur digne associé; Laire, l'ancien légiste, l'ex-maître clerc, le voleur lettré, qui cachait des cachemires parmi les dossiers de son étude, et débitait à l'occasion des citations de Delille et de Virgile. Profitant de sa qualité de poète, Laire va visiter le tombeau de l'Empereur, en attendant l'heure de voler M. Brongniart, de l'Académie des Sciences. Du reste, il parle de ses complices d'un ton de supériorité, et appelle Labrue «Ce pauvre garçon!»

Labrue est l'honnête ouvrier que les conseils de Courvoisier ont perverti. «Un jour M. Courvoisier me dit: Viens déjeuner avec moi; j'acceptai, et ce fut là mon malheur. Tout en déjeunant, il m'a fait philosopher sur trente-six choses; ç'a été le commencement de tout.» Cependant Labrue avait évidemment un fond de dispositions très-grandes pour la philosophie de Courvoisier, car d'élève qu'il était tout à l'heure, il devint bientôt passé maître. C'est Labrue qui fabriquait les fausses clefs, forçait les coffres-forts et les serrures; sa science de serrurier lui avait naturellement valu ce terrible emploi. Plus d'une fois, et notamment chez M. Brongniart, Labrue, qui avait une bonne clientèle et jouissait d'une excellente réputation, fut mandé, comme serrurier, pour réparer les dégâts qu'il venait de faire comme voleur.

Gauthier fait le bon apôtre: à l'en croire, Courvoisier a été son mauvais génie, Courvoisier l'a tenté un jour qu'il se débattait entre un huissier et un protêt; Gauthier était marchand de vins.--Courvoisier prétend que le bonhomme Gauthier joue la modestie, et qu'avant de *travailler* avec lui, il était déjà dans *le bon chemin*. Courvoisier pourrait bien avoir raison, les premières *affaires* que fit Gauthier après leur association semblent le prouver: il vola son correspondant et dévalisa son propriétaire.

Engérer, le receleur, nie tout d'une voix aigre et sardonique, tandis que la femme Roche, la maîtresse de Flachat, proteste avec fracas de sa vertu et de son innocence. Il y a ensuite les subalternes, qu'il me répugne de nommer; c'est déjà trop d'être demeuré si longtemps avec les chefs.--A l'un le président dit:» Vous avez été condamné à cinq ans de réclusion.--Qu'est-ce que cela prouve?» répond-il.

L'autre, à l'entendre, débuta par des niaiseries, par des *broutilles*; puis il ajoute: «Peu à peu l'ambition m'est venue; je me suis lancé dans les grandes affaires; mais je n'ai pas eu de bonheur, ça s'est bâclé par vingt ans de galères!»

Le niais ne manque pas à la troupe; ainsi la pièce est complète; tandis que tous ces bandits s'adressent aux billets de banque et aux pierreries, Vavasseur escamote trente livres de beurre à une fruitière; aussi soutient-il qu'il n'a pas l'honneur d'être un voleur de profession: il s'est trouvé; un jour très-affamé de beurre frais, voilà tout.

Nous avons réservé Flachat pour le dernier chapitre; c'est que Flachat, par sa hardiesse, son effronterie, la singularité de ses actions et le tour de son esprit, est certainement le personnage le plus curieux de cette odyssee de mécréants.

Flachat dit en voyant entrer chez lui le commissaire de police: «Bien! il paraît que c'est fini!» Après avoir escaladé, avec Courvoisier et Labrue, une fenêtre de l'hôtel de M. de Crillon, il entend le son d'un piano dans la pièce voisine. «Bon! bon! s'écria-t-il; tant qu'on fera de la musique, ça ira bien.» Confronté avec M. Veyrat, dont il a forcé la caisse, «Cela ne valait pas la peine que je me suis donnée; M. Veyrat est propriétaire, M. Veyrat est riche, de quoi se plaint-il? il devrait plutôt me remercier de l'avoir tenu quitte à si bon marché.»

Dans son ardeur de déprédation, Flachat n'épargnait personne; il n'épargna pas même sa femme. C'était une honnête créature, séparée depuis longtemps de ce malheureux, et qui servait chez madame la princesse de La Tremoille en qualité de femme de chambre. Un jour, Flachat dit à Courvoisier: «Tiens, j'ai une drôle d'idée: il faut que je reprenne à mon épouse les cadeaux de noce que je lui ai faits...» Et, peu de jours après, il pénétrait dans l'hôtel de La Tremoille et enivrait le portier, tandis que Courvoisier accomplissait le crime. Courvoisier

voulait pousser l'attentat, de la femme de chambre à la princesse, mais il rencontra dans une des galeries le tombeau du prince de La Tremoille: «J'eus peur, a-t-il dit depuis, en voyant cette tombe, et je me sauvai par la fenêtre.»

Après sa femme, Flachat vola deux de ses maîtresses. «Nous n'avons rien de mieux à faire aujourd'hui, dit un matin Flachat à deux de ses complices; allons à la campagne, ça nous promènera.» Et il les mène chez sa belle-mère, qu'ils dévalisent. Mais voici le fait le plus curieux: ces deux hommes, après le crime, s'installent dans la chambre à coucher de la pauvre femme, boivent son vin, s'enivrent et bientôt se roulent sur les fauteuils et sur le lit. Ah çà! s'écrie Flachat; qu'est-ce que c'est qu'une conduite comme ça? voulez-vous bien finir? je suis chez moi; si cela continue, je vous mets à la porte!»

Flachat a tiré vanité à l'audience, d'un trait de singulière humanité; il s'agit de Labrue, qui vint un jour lui demander un prêt d'argent: «Tu as besoin d'argent, lui dis-je; eh bien! je vais t'en procurer. Précisément j'avais en vue, ce jour-là, une excellente affaire, *le vol Lallemand*; je le *donnai* à Labrue, qui me le *remboursa* plus lard.» Une autre fois, il promet 150 francs à Jossien sur le produit d'un vol auquel il le dispense de participer, et il les lui donne en effet. «Que voulez-vous, monsieur le président! Jossien n'était pas heureux, je venais à son secours.»

Le drame s'est dénoué comme on devait s'y attendre: Courvoisier, Gauthier, Labrue, Flachat, ont été condamnés l'un à trente, l'autre à vingt-cinq, celui-là à vingt, celui-ci à dix-huit ans de travaux forcés; le reste à une expiation moins longue et moins terrible.

Sortons de cette atmosphère de bagnes et cherchons un air pur; nous en avons besoin. En quittant ces hommes que le crime dégrade et qui se servent fatalement de leur intelligence, on est heureux de trouver une de ces natures courageuses et dévouées qui triomphent des difficultés d'une portion subalterne pour s'élever et s'ennoblir par l'esprit. Ainsi a fait un jeune ouvrier de Rouen du nom de Beuzeville. Beuzeville était un simple tisserand; tandis qu'il poussait la navette, la muse venait le visiter; artisan pendant le jour, la nuit il était poète; son instinct, ses veilles assidues lui révélaient les secrets de la rime et du style. Il finit par tisser une ode et une élégie comme une pièce de toile, avec la même habileté; nous citerons pour preuve de ce talent poétique de charmantes pièces de vers publiées par Beuzeville il y a quelque temps, sous ce titre naïf et doux: *les Petits Enfants*. De ces simples essais, le tisserand s'est élevé peu à peu jusqu'à l'art de Corneille; on parle d'une tragédie de *Spartacus* dont il est l'auteur. L'ouvrage, lu au comité du Théâtre-Français, a produit une certaine sensation. Sans limite la trame n'est pas encore très-savante, les fils s'enchevêtrent et se rompent plus d'une fois; mais l'artiste se montre sous les fautes de l'ouvrier. Allons, courage! poète et tisserand, ourdissez à vous deux quelque tragédie solide et touchante.

Nous parlons de la tragédie, au moment où elle prend le deuil d'une de ses belles reines. Madame Paradol vient de mourir. Bien qu'elle eût quitté le théâtre depuis deux ou trois ans, on ne l'avait pas oubliée; mais c'était peut-être moins son talent que le public se rappelait, que sa personne. Les héritières qui se sont présentées pour recueillir sa succession, les Agrippine et les Athalie qui ont tenté de ceindre, après elle, la couronne tragique, ont toutes été complices de ces regrets données à madame Paradol. En les voyant si dépourvues de noblesse et de majesté, on pensait naturellement à cette Clytemnestre en retraite qui avait du moins la beauté, si le génie lui manquait.

Madame Paradol, en effet, aura été la dernière de la grande race des reines tragiques;--je me trompe: il nous reste mademoiselle Georges.--Elle avait la taille ample et haute, le profil noble et fier, le front propre à porter le diadème; les mains, les bras, les épaules étaient d'une impératrice. Le Théâtre-Français a eu beau chercher: du jour où elle n'a plus été là, il n'a trouvé que des blanchisseuses. Les reines aussi s'en vont!

Née à Paris le 4 janvier 1798, à dix-huit ans elle fit ses premières armes au théâtre; mais elle n'alla pas droit à Corneille et à Racine; ce ne fut que plus lard et par un détour qu'elle leur arriva; la tragédie lyrique eut ses premières amours avant l'autre tragédie; madame Paradol chanta d'abord, en attendant qu'elle déclamât. En 1816, elle débutait à l'Académie royale de Musique; en 1818, à l'Opéra de Marseille, où elle resta un an en qualité de Didon et d'Alceste. Le 23 juillet 1819, elle dit adieu à Gluck et à Spontini, et fut admise au Théâtre-Français. A dater de cette époque, madame Paradol y tint l'emploi des reines, comme on dit en style du terroir, avec zèle, avec dévouement, et souvent avec succès. Les amateurs se rappellent particulièrement le caractère tout tragique qu'elle donna à la *Jane Shore* de Lemercier.

Elle est morte après des souffrances

inouïes; il y a plus d'un an qu'on s'attendait, de jour en jour, à son dernier soupir. Cette longue agonie, la pauvre femme l'a supportée avec une constance véritablement héroïque, relevant le courage de ceux qui pleuraient autour d'elle, et gardant sa sérénité jusqu'au moment suprême.

C'était un cœur excellent, disent ses amis, un peu bruyante quelquefois et inconsidérée, mais aimée de tout le monde, et méritant cette affection par une rare bonté.

Les sylphides et les artistes finiront par devenir inaccessibles. Les journaux de Saint-Petersbourg ou de Berlin ont rapporté, tout récemment, l'aventure à la dragonne de la charmante danseuse mademoiselle Montés, et le grand coup de cravache dont elle gratifia, tout au travers du visage, un soupirant indiscret; procéda un peu cavalier, qui étonnerait moins d'une écuyère de M. Franconi.



**Madame Paradol, décédée
le 23 octobre 1843.**

Une de nos jolies actrices de vaudeville fait mieux ou pis encore; ce n'est pas la cravache, mais le pistolet qu'elle manie à ravir. Elle ne manque pas une poupée, et fait la mouche à tout coup; heureusement qu'elle la prend rarement. On raconte cependant un fait qui peut donner de l'inquiétude: un vieux guerrier, qui a la prétention d'enlacer encore le myrte au laurier, adressa l'autre jour à notre jolie héroïne une déclaration sur papier satiné. Ce n'était pas une déclaration de guerre. Mademoiselle Page,--il est temps de l'appeler par son nom,--n'a qu'un penchant très-médiocre pour les gloires de l'Empire; elle les respecte trop pour les aimer. Sa petite main blanche répliqua donc au vieux brave par une fin de non recevoir; l'autre, loin de se décourager, fit remettre sa carte à la cruelle, qui la lui renvoya percée de quatre balles, avec ces mots tracés au crayon: «Par mademoiselle Page, il quarante pas.»

On assure que cette manie guerrière devient épidémique; la plupart de ces demoiselles se mettent sur le pied de guerre; mademoiselle D..., de l'Académie royale de Musique, parle de s'entourer de bastions et de forts détachés; mademoiselle M..., d'une enceinte continue; mesdemoiselles C., S., R. et N. prennent des leçons de Grisier et vont d'estoc et de taille; quant à mademoiselle Déjà..., elle n'a rien à craindre: sa vertu a plus de trente ans de salle.

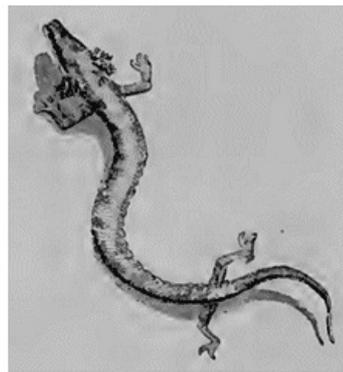
L'aventure du jeune Arthur de B... fait grand bruit dans les boudoirs de la Chaussée-d'Autin; Arthur de B... est un jeune homme naïf et tout récemment éclos au jour de ce monde tentateur; arrivé depuis six mois de sa Bretagne, il en a encore les mœurs pures et tant soit peu sauvages. Une certaine baronne de ***, sa parente, et un peu douairière, entreprit dernièrement, dit-on, de civiliser ce naturel farouche; mais notre jeune Breton se cabra et y laissa son manteau. «Comment va ton jeune neveu Arthur? demandait le lendemain à la baronne une de ses amies intimes.--Qui, ma chère?--Arthur!--Ah! laissons donc: il s'appelle Joseph!...»

Le Théâtre-Italien avait annoncé la reprise de *Semiramide* pour mardi dernier; tout était prêt, les musiciens et les gosiers; cependant on n'a pas joué *Semiramide*. Quoi donc! Assur aurait-il été pris d'un enrouement subit, et Ninias d'une migraine! La chose est bien plus grave; le matin, M. Fornasari avait déclaré qu'il lui était impossible de chanter le rôle d'Assur.--Faute de voix?--Non pas; mais faute de barbe: la barbe que le costumier lui fournissait étant, à son avis, trop courte d'un pouce. M. Vatel a du céder à cette puissante raison; le bonhomme!--A sa place, j'aurais fait raser complètement M. Fornasari!

Notre siècle s'égayé de plus en plus; pour peu que cette belle humeur continue, nous arriverons à une gaieté folle. Voici une preuve incroyable de cette jovialité: le théâtre du Vaudeville joue depuis quelques jours un drame de madame Ancelot intitulé *Madame Roland*; savez-vous ce que ce gai Vaudeville, dit *l'Enfant né malin*, a fait mettre sur ses contremarques; *Madame Roland agenouillée devant la guillotine: gai! gai! la farira don daine!*

Je finis par le Protée anguillard (*Proteus anguinus*) que le Jardin-des-Plantes vient d'enrégimenter dans son armée: *l'Illustration* se fait un plaisir de vous offrir, par ses mains, le portrait de cet intéressant animal; faites-lui bon accueil, et récompensez par là le soin qu'on a de

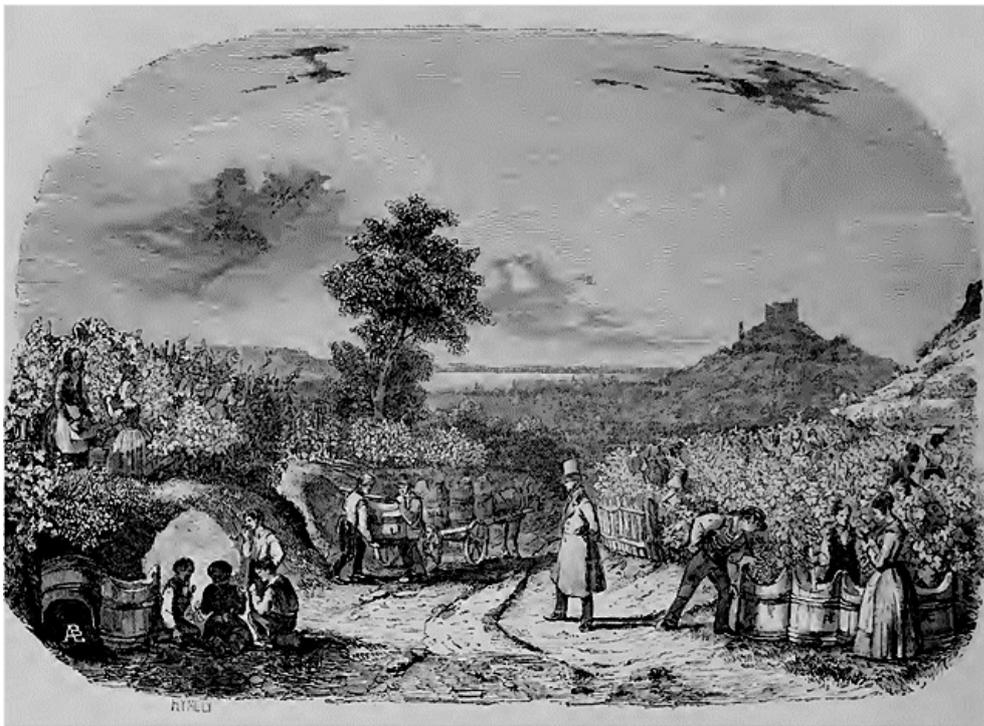
vous donner, à l'instant même de leur naissance, de leur mort ou de leur apparition, le *fac simile* de tous les personnages dignes d'attention, Protées ou non.



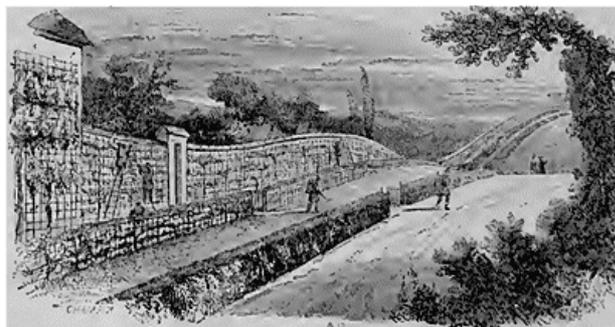
Les Vendanges.



Triste année! tristes vendanges! Après avoir taillé avec soin au-dessous du premier on du second œil, labouré et biné deux fois, employé la houe et la pioche, dressé des échelas, renouvelé les ceps par le provignage, le vigneron espérait que de vivifiantes chaleurs achèveraient son œuvre, et les chaleurs ne sont pas venues. La vigne a besoin de soleil et redoute la pluie; or, elle a eu, cette année, beaucoup de pluie et peu de soleil; l'humidité, en a énervé les racines; le froid et les vents en ont étioilé la tige; la *coulure* a gagné les ceps les plus robustes; et quand le mois de vendémiaire a ramené l'époque de la récolte, il n'y avait pas de récolte à faire. Force a été d'attendre, d'ajourner la proclamation du *ban de vendange*, qui se publie d'ordinaire du 8 au 20 septembre dans le Midi, du 20 au 30 septembre dans les autres départements. On a fini par recueillir tardivement quelques raisins étiques, dont les intempéries avaient arrêté le développement; et, dans plusieurs localités, on a pu dresser procès-verbal de carence. De là une hausse subite dans le prix des vins; ceux du Midi ont éprouvé cinquante pour cent d'augmentation; les pièces de bordeaux sont montées de 110 à 140 fr.; celles de bourgogne de 70 à 100 fr.; et celles des vins de la Loire de 26 à 75 fr.; les producteurs ont perdu; les débitants ont gagné; mais une mauvaise vendange est, en somme, une calamité nationale, dans un pays dont les vignobles occupent 2,134,822 hectares. Quoique l'Allemagne s'enorgueillisse du johannisberg et du hocheim; la Hongrie, du tokai; l'Italie du lacryma-christi; l'Espagne, du xérès et du malaga; le Portugal, du porto; le Cap, du constance; l'Asie-Mineure, du Chypre, la France tient le premier rang dans la viniculture du monde entier. Elle produit annuellement, en moyenne, 36,563,796 hectolitres de vin, et 7,088,802 hectolitre d'eau-de-vie. Sur quatre-vingt-six départements, neuf seulement sont dépourvus de vignes; le Calvados les Cotes-du-Nord, la Creuse, le Finistère, la Manche, l'Orne, le Nord, le Pas-de-Calais et la Seine-Inférieure; les autres donnent des vins plus ou moins estimés. La pépinière nationale du Luxembourg, établie par le ministre de l'intérieur Chaptal, avec le concours du botaniste Bosc, a possédé jusqu'à 370 variétés de raisins cultivé en France, distingués par leur



forme et leur couleur: 114 noirs à grains ovales; 190 noirs à grains ronds; 75 blancs à grains ovales; 134 blancs à grains ronds; 19 gris ou violets à grains ovales, 38 gris ou violets à grains ronds. La collection du Jardin de Botanique de Montpellier réunit 560 espèces. La qualité de nos vignes varie à l'infini, non-seulement d'une contrée à l'autre, mais encore d'un coteau au coteau voisin, suivant l'exposition, suivant la nature du sol et du sous-sol. Que de plants divers! que de crus justement célèbres! Dans l'ancienne province de Bourgogne seulement vous comptez, les vins de Nuits, Chambertin, Romanée, Richebourg, Clos-Vougeot, Musigny, Beaune, Meursault, Montrachet, Volney, Pomard, Corton, Mâcon, Thorins, Moulin-à-Vent, Pouilly, Chablis, Tonnerre, Trancy, Coulanges-la-Vineuse et Saint-Julien-du-Sault. Sur les collines siliceuses et les *graves* de la Gironde se récoltent les vins de Château-Laffitte, Château-Margaux, Haut-Brion, Saint-Émilion, Carbonieux, Saint-Bris, Rommes, Barsac et Sauterne. Voulez-vous égayer vos desserts, dérider les physionomies, provoquer les chansons, donner de l'enjouement aux plus tristes, de la vivacité aux plus lents, de l'esprit aux moins capables, servez le pétillant Champagne; mais, pour éviter la contrefaçon, ayez, soin de vous assurer qu'il a été recueilli sur les rives de la Marne, à Sillery, Épernay, Ai, Montbré, Bouzy, Hautvilliers ou Verzenay. Aimez-vous les vins de liqueur, demandez au département de l'Hérault son hinel et son frontignan. Voulez-vous des vins exquis, susceptibles de se garder plus d'un siècle, et se bonifiant sans cesse avec l'âge, cherchez-les sur le coteau de l'Ermitage, où un cénobite planta jadis des ceps qu'il avait rapportés de Perse, et qu'on nomme encore dans la Drôme le *gros* et le *petit schiras*. Plus loin, sur les rives du Rhône, sont les vignobles de Millery, de Condrieux de Côte-Rôtie, du Juliéna. A l'embouchure du fleuve, des navires se chargent des muscats ambrés de la Ciotat. Près de l'Espagne, aux pieds des Pyrénées, croissent trois excellentes variétés: le *grenache*, le *mataro* et le *carignan*. Port-Vendres, Collioure et Banyuls fournissent ces nectars liquoreux connus sous les noms de *grenache* et de *rancio*; Rivesaltes, Cospron, Salces, Terrats, Corneilla-de-la-Rivière, peuvent opposer leurs vignobles à ceux de la Péninsule Ibérienne. Les Béarnais vantent le vin de Jurançon, patronné par les souvenirs de Henri IV.



La Treille du roi, à Fontainebleau.

L'Aude a sa *blanquette* de Limoux; la Haute-Vienne, les vins de Saint-Georges et de Champigny-le-Sec; les Vosges, ceux de Mirecourt et de Rebeuville; le Loiret, le vin de Beaugency; l'Indre-et-Loire, le Vouvray; la Moselle, les vins

rouges d'Augny et de Jony; Vaucluse, le muscat de Beaumes-de-Venise; la Nièvre, le Pouilly-Nivernais; l'Ardèche, le Saint-Péray; le Cher, les vins de Sancerre; la Sarthe, le vin des Jasnieres. Les vignes de la Charente-Inférieure, du Gers, de Lot-et-Garonne, alimentent de nombreuses distilleries.



Outre les vins dont la réputation est européenne, le voyageur qui parcourt la France trouve dans des hameaux obscurs, chez des propriétaires campagnards, des crus ignorés, d'une étendue médiocre, mais préférables souvent, par leur bouquet et leur verdeur, aux produits des vignes en renom. Tant de richesses font de la vendange la plus importante des opérations agricoles de la France; on s'y prépare plusieurs semaines à l'avance, en nettoyant et lavant à la chaux tous les instruments qu'on y doit employer: les *vendangereaux*, paniers d'osier où l'on dépose les raisins; les *teilles*, petites boîtes coniques qui servent au même usage; les *balonges*, charrettes destinées à transporter la vendange à la cuverie, etc. Dès que la queue des grappes brunit qu'elles quittent aisément, les vendangeurs doivent se tenir prêts. Dans la plupart des pays vignobles, l'autorité municipale règle leur marche, du moins en ce qui concerne les vignes non closes, et les contrevenants peuvent être punis, conformément à l'article 475 du Code pénal, d'une amende de 5 à 10 fr. Le jour fixé se lève; les premiers rayons du soleil dissipent la rosée; les cueilleurs et les cueilleuses s'éparpillent sur les collines, ils se rangent en face de la vigne, entrent et suivent chacun son sillon jusqu'à l'extrémité opposée. Quoique M. Campenon, de l'Académie Française, ait dit dans son poème de *la Maison des champs*:

Il en est temps; que la jeune bacchante
Saisisse alors la serpe impatiente,

jamais les vigneron ne saisissent la serpe; mais ils s'arment de sécateurs ou de ciseaux, qui tranchent la grappe sans secousses. Les raisins, placés au fur et à mesure dans les *vendangereaux*, sont versés dans les *tendelins* par les porteurs de *vide-paniers*, qui les transfèrent à la cuverie. D'autres fois, des mulets sont mis en réquisition; ou la récolte, jetée dans un envier de forme ovale, est voiturée sur une *balonge*. A la cuverie, les cultivateurs qui désirent un bon produit, s'occupent de trier les grappes, de les assortir, d'enlever les drains verts ou pourris. Dans trente-quatre départements on a l'habitude de séparer les grains de la rafle, et les œnologues n'ont pas encore décidé si cette méthode est avantageuse ou nuisible. Les raisins égrappés donnent un vin plus savoureux, disent les uns; les rafles ajoutent à la cuvée un ferment nécessaire, prétendent les autres, *Certant, et adhuc sub judice lis est*; mais tous s'accordent à reconnaître la nécessité du foulage. Deux poutres, appuyées sur les bords du cuvier, supportent une caisse dont les côtés sont des liteaux assez peu espacés pour ne pas livrer passage aux grains. Un vigneron, chaussé de gros sabots, monte dans cette caisse, pétrit les grappes sous ses pieds; puis, soulevant l'un des liteaux, pousse le marc dans la cuve, où bout déjà le suc exprimé. Les vigneron arriérés se déshabillent et entrent pour fouler dans la cuve même, où ils prennent un bain tonique, mais qui répugne aux consommateurs délicats.



Les vigneronns progressifs emploient les fouloirs mécaniques de MM. Lenoir, ou Thiébault de Berneaud, ou Guérin de Toulouse, machines composées de Cylindres de bois tournant en sens opposés, au moyen de roues d'engrenage. Les cuves où le vin fermente sont, suivant les contrées, ouvertes ou fermées, en bois de chêne ou en maçonnerie. Au bout de quelques heures, la masse liquide frémit et bouillonne, l'acide carbonique se dégage en bulles pétillantes, l'alcool se produit, les rafles et les pellicules montent à la surface du *moût*, et le coiffent d'un amas de détritns qu'on nomme le *chapeau*. Quand la fermentation tumultueuse a cessé, les travailleurs distribuent le vin dans les fûts avec des baquets appelés *sapines*, à moins qu'on n'ait adapté à la partie inférieure du cuvier un robinet qui permet de décuver avec plus de vitesse et de facilité. Le marc est mis sur la table du pressoir, et l'on en forme une masse cubique appelée *le sac* que l'on recouvre de madriers.

La vis du pressoir est d'ordinaire mise en mouvement par une roue qui reçoit, dans sa périphérie creusée en gorge, le bout d'une corde dont l'autre extrémité s'enroule sur un cabestan. On distingue les pressoirs à *étiquet*, à *coffre simple* ou *double*, à *levier* ou à *tesson*, dont nous épargnerons à nos lecteurs la scientifique description, incompréhensible d'ailleurs pour quiconque n'a pas fait une étude spéciale de la mécanique.

La vis crie; le *mouton* qu'elle pousse pèse sur le marc et achève d'en extraire le suc; on reforme le *sac* à plusieurs reprises, jusqu'à ce que les raisins aient cédé toute leur partie liquide. Le produit du pressurage est, *ad libitum* mis à part ou mêlé au vin de la première cuvée. La fermentation s'achève dans les tonneaux, qu'on ne boutonne hermétiquement que lorsque la lie s'est précipitée. Là s'arrête les travaux des vendangeurs; au tonnelier reviennent le collage, le méchage des pièces, le soutirage et la conservation des vins. La fabrication des vins blancs est moins compliquée; on ne les fait point cuver avec le marc, excepté dans les arrondissements de Wissembourg et de Schelestadt (Bas-Rhin), d'Agen et du Nérac (Lot-et-Garonne). Les grappes sont écrasées sur le marc du pressoir; le vin coule dans les tonneaux, où on le laisse fermenter sur la lie, jusqu'au premier soutirage, qui a lieu au mois de mars ou d'avril suivant.



Avant de cueillir les raisins qu'on réserve pour faire du vin blanc, on attend d'ordinaire qu'ils aient atteint un excès de maturité. Ainsi l'on en vendange à

Agen qu'à la fin d'octobre; à Condrieux, à Saumur qu'à la mi-novembre; à Jurançon, à Gaud, à Monein (Basses-Pyrénées), que dans les quinze premiers jours du décembre. Dans plusieurs vignobles on met un intervalle entre la cueillette et le foulage; le raisin muscat du Rivesaltes reste cinq ou six jours sur le sol avant d'être porté, au pressoir. A Limoux, les raisins sont étalés sur un plancher pendant quatre ou cinq jours, puis liés, égrappés et foulés. Aux environs de Salins (Jura), on suspend les grappes avec du fil, dans une chambre exposée au vent du nord. Quand la dessiccation a réduit les grains de moitié, on les presse et on entonne immédiatement; ce vin, qui n'est soutiré qu'au bout du six mois, prend le nom du *vin de paille*, et n'est pas sans analogie avec le tokai. Il y a certains vins de liqueur qu'on ne laisse pas fermenter. A Cosprons (Pyrénées-Orientales), aussitôt qu'on a foulé et pressuré les raisins, préalablement desséchés au soleil, on y mêle un tiers d'eau-de-vie qui empêche la fermentation et conserve au suc exprimé sa douceur et son parfum.

Les départements riches en vignobles sont obligés, à l'époque des vendanges, de demander des renforts à leurs voisins. Cette insuffisance de population paraît s'être fait sentir de tout temps, car Longus dit, dans un roman de *Daphnis et Chloé*: «Comme la coutume est en telle fête du dieu Bacchus, on avait appelé des villages voisins plusieurs femmes pour aider à faire les vendanges.» Les recrues enrôlées n'arrivent pas comme autrefois en chantant des hymnes en vers iambiques au fils du Sémélé; les vendanges sont devenues prosaïques, et les chants que leurs ouvriers répètent en chœur, sur l'air du Clair de la lune, n'ont rien de très-harmonieux:

Allons en vendanges
Pour gagner cinq sous
Coucher sur la paille,
Ramasser des... etc.

En Champagne, les cueilleurs et les cueilleuses viennent du département des Ardennes, amenant avec eux des mulets, animaux presque inconnus dans la contrée. Pendant toute la durée des vendanges, ils logent dans les auberges ou dans les granges, et passent la plus grande partie de la nuit à boire et à danser. On les paie de 10 centimes à un franc 50 cent. selon leur capacité; on ajoute à cette rétribution une miche et un verre d'eau-de-vie; et, moyennant un aussi faible salaire, ils travaillent depuis cinq heures et demi du matin jusqu'à sept heures du soir. A la vérité, ils n'ont rien à déboursier pour la nourriture de leurs mulets, qu'ils lâchent dans la première prairie venue, en dépit des gardes champêtres.

Les meilleurs se rassemblent sur la place, au son de la cloche, dès trois heures du matin, et se partagent en escouades, sous la direction des différents vigneron. Les *pareuses* restent au logis pour y attendre les raisins, qu'elles sont chargées de trier. Ceux de qualité supérieure sont immédiatement portés au pressoir; on les presse à plusieurs reprises, car, dans l'opinion de la majorité des vinologues, les qualités du vin tiennent à la fois au suc, aux pépins et à la grappe. On entonne sans laisser cuver, et l'on soutire quelques jours après. Durant l'hiver, le vin est transvasé dans de nouveaux fûts; et, au printemps, à l'époque où la sève bout, on le soutire encore pour le mettre en bouteille. On ajoute alors au vin du tannin pour le garantir où la *graisse*, et du sucre candi pour le faire mousser, et le précipité qui se forme est plus tard enlevé par le tonnelier.

Les vendanges du Champagne sont terminées par une fête qu'on nomme le *cochelet*: les pressureurs offrent au propriétaire un bouquet de pampres et de branches d'arbres, et reçoivent une gratification qu'ils consacrent à de longues réjouissances. Presque généralement les vendanges sont l'occasion de banquets prolongés, de danses, de concerts rustiques; celles de cette année, malgré leur déplorable résultat, n'ont pas arrêté l'expansion de la joie populaire. Les violons n'ont pas été décommandés; les musettes ont retenti comme d'habitude; à défaut du vin doux, on savoure celui des années précédentes, et le *peuple en liesse*, noyant ses soucis dans les pots, s'est consolé du présent par le passé.



Récolte du raisin.

L'année a été également funeste aux raisins de treille. Les succulents chasselas de Fontainebleau, les *chasselas doré à grains ronds*, le *chasselas musqué*, le *hennant blanc*, la *rochette blanche*, sont loin d'égaliser en grosseur et saveur ceux qu'on avait récoltés en 1842. La *treille du roi* seule a dû quelques belles grappes aux avantages de son exposition. Elle est située en plein midi, sur le mur de clôture du parc, du côté de l'entrée de l'abreuvoir, et abritée de toutes parts contre l'influence des vents. Les bras des ceps s'étendent horizontalement, chargés d'un petit nombre de grappes isolées. Au-devant de la treille règne un long cordon de vignes, auxquelles est appliqué le même système de taille. A deux mètres plus loin s'allonge une charmille qui suit, comme la treille même, les ondulations du terrain.

N'oublions pas la récolte du houblon en Flandre et les vendanges de Normandie. L'indigène de Calvados ou de l'Orne n'attache pas moins de prix à ses pommiers, que le duc de Montebello à ses clos champenois. Or, l'année a été *prometteuse*; il y a un peu de *quetines* (pommes tombées avant leur maturité), et l'on débitera bientôt du *bon cidre doux à dépoteyer*.

On évalue la consommation annuelle du cidre en France à 10,011,956 hectolitre, et celle de la bière à 9,896,239. Ce n'est que sur les confins de la Belgique qu'on cultive en grand le houblon nécessaire à la confection de la bière. On plante chaque pied sur une motte de terre, et l'on soutient les tiges grimpantes avec des perches de 8 à 10 mètres de hauteur. Ces longs filaments, qui se croisent, montent, retombent et s'entrelacent comme des lianes, donnent aux houblonnières l'aspect d'une forêt vierge. A la fin de septembre, on coupe les sarments avec la faucille, on arrache les perches, et les fruits récoltés sont amoncelés dans des sacs où ils se conservent, et forment une masse compacte que l'on peut couper par tranches pour la vendre en détail.

Souhaitons aux vigneronniers meilleure chance pour l'année prochaine; puissent-ils remplir leurs enviers jusqu'aux bords; et, comme le recommande Rabelais, «en celle où en meilleure pensée réconfortons notre entendement, et buvons frais, si faire se peut.»

ROMANCIERS CONTEMPORAINS.

CHARLES DICKENS.

Martin fait de nouvelles connaissances et Mark un nouvel ami.

(Voir t. II, p. 20, 35, 105 et 159.)

Il était dans la nature de Martin d'oublier tout le temps son pauvre compagnon aussi complètement que s'il n'y eût jamais eu de Mark Tapley au monde; ou, si le souvenir du personnage s'offrit un moment à son imagination, il eut soin de le congédier au plus vite, comme chose de peu d'importance qui attendrait bien son entier loisir. Pourtant, lorsqu'il se retrouva dans la rue, l'idée que Mark pouvait s'ennuyer de faire le pied de grue sur le palier du *Rowdy-Journal* lui traversa de nouveau l'esprit, et il donna à entendre à son nouvel ami qu'il ne serait pas fâché de diriger la promenade de ce côté.

«A propos, continua Martin, et pour ne pas être en reste de questions, oserais-

je vous demander si vous habitez cette ville, ou si, comme moi, vous n'y êtes qu'en passant?

--Tout à fait en oiseau de passage, reprit son ami. Natif de l'État de Massachusetts, je suis fixé dans ma tranquille petite ville de province, et l'on ne me voit pas souvent au milieu de ces foules affairées qu'on aime d'autant moins qu'on les connaît davantage.

--Vous avez voyagé à l'étranger? demanda Martin.

--Beaucoup.

--Et à l'instar de la plupart des voyageurs, vous n'en êtes que plus attaché à vos foyers domestiques, à votre contrée natale? demanda de nouveau Martin, qui examinait son interlocuteur avec quelque curiosité.

--A mes foyers? oui, répliqua son ami; à ma contrée? comme terre natale, oui aussi.

--Ce oui n'est pas sans restriction.

--Entendons-nous, repartit l'Américain. Demandez-vous si j'ai rapporté de l'étranger un goût plus exclusif pour les erreurs de ma patrie, un plus aveugle amour pour ceux qui, au taux de tant de dollars le jour, s'érigent en forcenés admirateurs de ma nation; si je rapporte plus d'insouciance pour les principes qui président ici aux affaires publiques et privées, principes que les plus éhontés de vos avocats rougiraient de défendre hors de l'atmosphère viciée de vos cours criminelles? Oh! si c'est là ce que vous demandez, non, dis-je, et mille fois non!

--Non! dit Martin, si juste sur le diapason de son interlocuteur que la réponse fit écho.

--Demandez-vous, poursuivit son compagnon, si je suis revenu plus content d'un ordre de choses qui divise la société en deux classes, dont l'une, la masse, fonde une indépendance effrénée sur l'oubli de toute bienveillance, de toutes formes, de toutes convenances sociales; d'où il résulte que plus un homme affiche de grossièreté et d'impudeur, plus il a de chances de succès; tandis que le petit nombre, dégoûté de voir apprécier toutes choses sur une si basse échelle, se réfugie dans la vie privée et s'entoure de tous les raffinements du luxe, laissant la république s'en tirer comme elle pourra au milieu des clameurs de la presse et du pillage universel? Me demandez-vous si tout cela m'arrange? Non, dis-je alors, et mille fois non!

--Non! repartit encore mécaniquement Martin, découragé, anxieux, moins à la vérité dans l'intérêt de la société que dans celui de ses plans d'architecture domestique, dont l'avenir lui semblait singulièrement hasardé au milieu du chaos et de la poussée générale que venait de dépeindre son nouvel ami.

--En un mot, poursuivit ce dernier, je ne crois pas, par conséquent, je n'accorde point (bien que vous puissiez l'entendre proclamer ici à toutes les heures du jour), je ne trouve pas, dis-je, que notre nation soit le type de la sagesse humaine, l'exemple du monde, le *nec plus ultra* de la perfectibilité; le tout, parce que nous entrons dans la carrière politique avec deux avantages inappréciables.

--Qui sont? demanda Martin.

--L'un, que notre histoire s'ouvre à une période assez avancée pour échapper aux âges de barbarie et de cruauté qui souillent les annales des autres peuples; qu'ainsi nous profitons des lumières acquises sans avoir traversé un obscur noviciat; l'autre, que notre territoire est vaste, et que nous ne souffrons pas, du moins pas encore, d'un trop plein d'habitants. A part ces avantages, nous avons peu à vanter, ce me semble.

--En éducation cependant... murmura Martin.

--Beau chapitre encore! interrompit l'autre haussant les épaules. Eh! dans l'ancien monde, même sous le régime despotique, on a fait autant et plus en le faisant sonner moins haut! Assurément, par comparaison avec l'Angleterre, nous pouvons briller, vu que, sous ce rapport, elle est dans le plus piteux état... Vous savez que vous m'avez complimenté sur ma franchise, poursuivit-il en riant.

--Oh! elle ne m'étonne nullement lorsqu'il s'agit de mon pays, reprit ingénument Martin; c'est quand il est question du vôtre que la liberté de vos paroles me surprend.

--Vous ne trouverez pas cette droiture rare parmi mes compatriotes, je vous en réponds, en en exceptant les gens de la trempe du colonel Drivers, de Jefferson Brick, du major Pawkins et consorts. A vous parler franc, néanmoins, les meilleurs d'entre nous rappellent un peu l'homme de la comédie de Goldsmith qui ne souffrait pas qu'autre que lui injuriât son maître. Mais allons, parlons d'autre chose. Vous êtes venu chez nous, si je ne me trompe, dans l'intention d'améliorer votre fortune, et je serais désolé de vous faire perdre courage. D'ailleurs, quelques années de plus me donneraient peut-être le droit de hasarder auprès de vous un ou deux avis sur des points de peu d'importance.»

Il n'y avait pas la moindre trace de curiosité ou de présomption dans cette offre, faite avec tant de bienveillance et de bon vouloir qu'elle attirait de force la confiance. Aussi Martin raconta-t-il sa chance, abordant l'aveu si difficile à faire de sa pauvreté. Il ne dit pas cependant,--comment s'y serait-il résigné?--à quel point il était pauvre; d'un air dégagé, il laissa deviner qu'il lui restait de l'argent pour six mois environ, tandis qu'il en avait tout au plus pour autant de semaines. N'importe, il avoua qu'il était pauvre et disposé à accepter avec reconnaissance tout conseil que son ami voudrait bien lui donner.

La façon dont la figure de l'étranger s'allongeait mesure que les plans et projets d'architecture domestique se déroulèrent devant lui, n'aurait pu échapper à personne, à plus forte raison à Martin, dont la sagacité était aiguisée par l'incertitude de sa position. Malgré d'héroïques efforts pour se montrer aussi encourageant que possible, l'Américain ne put s'empêcher de hocher une ou deux fois la tête: c'était comme s'il eût dit en langue vulgaire: Cela n'ira pas! Mais il le prit ensuite sur un ton enjoué et cordial, et s'engagea (puisque New-York n'offrait aucune des facilités que désirait Martin) à s'informer immédiatement s'il pourrait trouver mieux dans quelque autre ville. Déclinant ensuite son nom, Revan, il apprit à Martin que, sans exercer activement la médecine, il était reçu docteur. La conversation roulant sur des circonstances relatives à la famille de l'Américain et à lui-même, conduisit les promeneurs jusqu'au bureau du *Rowdy*.

Ils étaient encore assez loin de la maison, lorsque l'air patriotique anglais *Rule Britannia*, énergiquement sifflé, vint, saluant leurs oreilles, annoncer que Mark Tapley prenait ses ébats sur le palier du premier étage, Suivant les sons, ils trouvèrent Mark retranché au milieu d'une fortification de bagages, s'évertuant à rendre justice à son hymne national, à l'évidente satisfaction d'un nègre au crâne grisonnant qui occupait un des forts avancés (une valise en cuir) et tenait ses gros yeux rivés sur le chanteur. Celui-ci, à demi couché, la tête appuyée sur sa main, rétorquait le compliment par des regards distraits et rêveurs, tout en continuant de siffler sans relâche. Mark venait de dîner, comme le témoignaient sa bouteille cassée et quelques débris de viande étalés dans un mouchoir près de lui; du reste, ses loisirs n'avaient pas été perdus, à en juger par ses initiales d'un demi-pied de long, qui, de concert avec le quantième du mois tracé en caractères moins gigantesques, le tout employé d'une bordure du jet le plus hardi, ornaient la porte du bureau du journal.

--Je commençais presque à vous croire perdu, monsieur, s'écria Mark interrompant l'air à l'endroit où les fiers Bretons déclarent qu'ils ne seront jamais, jamais, *never, never...* Rien ne va mal, j'espère, monsieur?

--Non, Mark. Qu'avez-vous fait de votre bonne amie?

--La pauvre créature timbrée, monsieur? oh! tout va au mieux pour elle à présent.

--Quoi! a-t-elle retrouvé son mari?

--Oui, monsieur;--c'est-à-dire ses restes,--dit Mark Tapley se réprimant.

--L'homme n'est pas mort, j'espère?

--Pas complètement, monsieur, répondit Mark; mais il a tremblé les lèvres suffisamment pour être plus qu'à demi trépassé; en ne l'apercevant pas sur le rivage, j'ai cru *qu'elle* allait rendre l'âme; vrai, je l'ai cru.

--Comment donc? n'était-il pas là pour la recevoir?

--*Lui*, en chair et en os; non pas, il n'y avait rien que sa faible vieille ombre, étirée, amincie, qui se traînait lentement en descendant vers la plage, et pouvait ressembler au fort et vigoureux camarade que la pauvre femme avait jadis connu, à peu près autant que votre ombre vous ressemble, monsieur, quand le soleil couchant la dessine longue et grêle sur le sol. Enfin, c'était tout ce qui restait de l'homme, et elle s'en est contentée, pauvre âme, aussi joyeuse, aussi ravie que si c'eût été lui tout de bon.

--A-t-il donc acheté des terres? demanda M. Bevan.

--Ah bien, oui, qu'il en a acheté, et qu'il les a fièrement payées aussi, je vous en répons, répliqua Mark Tapley tiraillant la tête: c'est qu'au dire des agents elles réunissaient toutes sortes d'avantages naturels, ces terres; tout au moins y avait-il une richesse qui ne faisait pas faute, l'eau foisonnait.

--Je présume qu'il aurait pu difficilement s'en passer, dit Martin avec quelque impatience.

--Aussi, ne lui manquaient-elle pas; il en avait de tous les côtés, dessus, dessous, autour et partout, sans avoir à payer ni taxe ni porteur d'eau. Indépendamment de trois ou quatre rivières bourbeuses à son coude, l'homme avait, sur tout le territoire de sa ferme, quatre à six pieds d'eau dans les mois de sécheresse; en temps pluvieux, il ne peut dire au juste combien, n'ayant jamais rien trouvé de longueur à sonder jusqu'au fond.

--Serait-ce vrai? demanda Martin à son compagnon.

--Fort probable, répliqua ce dernier; apparemment quelque lot du Missouri ou du Mississipi.

--Il n'en est pas moins descendu, de ce je ne sais quel endroit, poursuivit Mark, pour venir ici, à New-York, recevoir sa femme et ses enfants; et tous sont repartis en bateau à vapeur, cette même sainte après-midi, aussi contents de partir tous ensemble que s'ils allaient droit en paradis. Ma foi, on peut bien dire qu'ils en prennent le chemin, à en juger sur la mine du pauvre homme.

--Ah ça, pourrais-je vous demander, dit Martin, reportant, avec un froncement de sourcil, son regard de Mark au nègre, ce que c'est que ce monsieur? quelque nouvel ami de votre choix sans doute?

--Chut! murmura Mark Tapley, prenant son maître à part et lui parlant confidentiellement à l'oreille: C'est un homme de couleur, monsieur!

--Me croyez-vous aveugle? demanda Martin avec humeur, pour me tenir faire cette confidence devant une des faces les plus noires que j'aie vues de ma vie!



--Un moment, monsieur, réuni Mark; par homme de couleur, j'entends qu'il a été un de ceux-là qu'on a placardés en estampes, dans les boutiques, sur les enseignes..., enfin *homme et ton frère*, vous savez bien, monsieur, poursuivit Mark Tapley, favorisant son maître d'une pantomime indicative de la figure, si souvent représentée sur les médailles et en tête des brochures en faveur de l'émancipation des noirs.

--Un esclave! reprit Martin à demi-voix, en tressaillant.

(La suite à un autre numéro.)

LE PÈRE ET LE FILS



N entrant dans la ville, ils trouvèrent les rues tendues de draps blancs et vermeils, et de guirlandes de verdure de la saison, qu'on appelle à Pise les *fiorites*. Du haut des balcons et sur les murs se déployaient de riches tapis du Levant, des étoffes de soie, qui paraissaient encore un luxe inouï dans les cours des rois, et qui abondaient dans les maisons de ces actifs négociants. En quelques endroits des fontaines jetaient du vin; à l'entour, une populace avide se pressait pour recevoir la liqueur dans sa bouche ou dans le creux de ses mains. D'un autre côté, on voyait des buffets et des crédences chargés de toutes les raretés venues de la mer Noire, du golfe Arabique, de le Baltique, et conservées en mémoire des navigations heureuses et hardies.

Au milieu du tumulte, de la joie, de la curiosité du peuple, qui ne se souvenait plus que la peste envahissait la contrée de toutes parts, et qui avait oublié sa faim d'hier et celle qu'il aurait demain, nos Lombards s'avançaient dans les divers endroits où ils espéraient rencontrer Alpinolo. Ramengo les suivait, se cachant le visage sous son capuce lorsqu'il lui arrivait de rencontrer quelqu'un qu'il voulait éviter.

Un Milanais parut au milieu de la foule, et Muralto, élevant la voix, lui demanda: «Eh! Ottorno Borro, pourquoi cette multitude? Pourriez-vous nous dire où est Alpinolo?»

--Il est au premier rang pour combattre sur le pont; tous nos camarades sont là; je cours les rejoindre.» Et il disparut dans la foule.



«Mais que diable lui a-t-il pris, s'écriait Ramengo, de se fourrer dans cette inutile bagarre? Combattre avec des bâtons, comme un manant?»

--Allez le lui dire, répondaient-ils. Il est ainsi fait. Quand il s'agit de donner une preuve de courage, vouloir l'en détourner, c'est combattre le vent.»

Pendant qu'ils parlaient ainsi, le beffroi de la commune sonna. «C'est le signal! c'est le signal! «cria-t-on de toutes parts. Mats il n'y avait point d'espérance d'arriver jusque auprès des combattants. S'étant donc arrêtés sous un portique, soutenu d'un coté par une colonne de porphyre égyptien, de l'autre par une colonne grecque cannelée, par les voies de douceur et par celles de la violence, ils parvinrent à se hisser sur une plate-forme portée par l'attique. De là ils purent dominer cette foule de têtes nues ou couvertes de la façon du monde la plus variée, depuis l'éclatant turban de l'Orient et jusqu'au sombre béret du Vénitien, depuis les plumes ondoyantes du chevalier provençal jusqu'à l'infâme réseau jaune de l'Hébreu infortuné, depuis la toque en velours et or des barons napolitains jusqu'au capuce renversé des Milanais, qui s'étaient placés au premier rang pour être témoins des prouesses de leurs compagnons.

Alors les trompettes sonnèrent, et on vit paraître le gonfalonier et les anciens dans une tribune décorée à la façon d'un pavillon turc. La foule des spectateurs se pressait de plus en plus, pendant que ceux qui se disposaient à combattre frémissaient d'impatience aux barrières qui commandaient les deux têtes du pont, comme un torrent frémit au pied de l'écluse; puis lorsque, à un nouveau signal, les barrières tombèrent, ce fut un cri universel. Tous se précipitèrent contre tous. Quelque attention que mit Ramengo à discerner quelque chose, il ne vit d'abord qu'une orageuse mêlée de gens qui assaillaient, de gens qui les repoussaient, de bâtons noueux qui tombaient avec fureur sur de tristes épaules, et des têtes meurtries, les cris de ceux qui battaient, les gémissements de ceux qui étaient battus, le tout aux acclamations de «Vive sainte Marie! Vive saint Antoine!»

Peu à peu, la mêlée s'éclaircissant à cause des morts et des blessés, ou de ceux qui s'étaient retirés étourdis par le bâton ou accablés de fatigue, on pouvait déjà deviner de quel côté penchait la fortune. Cependant on voyait transporter dans les barques, grelottants et tout trempés d'eau, ceux qu'on avait retirés du fleuve. Tantôt les maltraités se traînaient ou étaient emportés à bras hors de la

bagarre, pansant de leurs mains leurs membres blessés, leurs tempes saignantes, et prenant à témoin le ciel et la terre de ne plus s'aventurer dans ces ridicules batailles; mais, croyez-moi, ceux qui guérissaient ne manquaient pas d'y retourner.

La fureur s'accroissait, ainsi que l'intérêt de l'escarmouche, de toutes les passions des factions et de toutes les haines politiques. Les deux partis des Raspanti et des Bergolini, qui, dans les conseils, et dans de fréquentes luttes, divisaient la ville de Pise, favorisaient les uns sainte Marie, les autres saint Antoine: leur cri de guerre, les applaudissements, les insultes enflammaient la rage générale, et le tumulte était à son comble.

Bientôt, à la tête de ceux de sainte Marie et des Raspanti, on vit un jeune homme se distinguer entre tous par la force de ses coups, par le large cercle qui s'agrandissait autour de lui, par le carnage qu'il faisait partout sur ses pas. Ramengo, à la beauté du jeune combattant et aux cris de ses compatriotes, ne tarda pas à reconnaître Alpinolo. Il ne ne cacha plus ses regards du hardi guerrier, tantôt inquiet de ses périls, tantôt plein d'étonnement et d'admiration pour une si merveilleuse vigueur.

Les Bergolini et saint Antoine ne purent longtemps rester à l'épreuve d'une telle furie, et pour garantir leurs têtes, ils tournèrent le dos. Alors ceux qui, cachés comme derrière une tour, s'étaient fait un rempart des épaules d'Alpinolo, se précipitèrent, avec un courage indicible, à la poursuite des fuyards, pour avoir la gloire moins belle, mais plus sûre, de les frapper au dos, hurlant de toute la force de leurs poumons: «Vive sainte Marie!--Vivent les Raspanti!--Honte aux Bergolini!--Vivent les Cambacurti!--Vivent les Aliati!--A bas Lino della Rocca!» C'étaient les noms des chefs des deux factions.

A un signal du gonfalonier, la barrière se baissa de nouveau. Les trompes et les clarinettes sonnèrent à l'intérieur des fanfares de triomphe; Sainte-Marie sonnait à tout rompre, et les Milanais, se frayant un chemin, s'approchèrent d'Alpinolo, l'embrassèrent triomphant, le prirent sur les bras, et le portèrent dans la direction de l'estrade où il devait recevoir la couronne des mains de la seigneurie. Ils criaient; «Vive Alpinolo!--Vive Milan!--Vive saint Ambroise!»

L'éclair de joie que la victoire faisait briller sur le visage d'Alpinolo se mêlait d'une façon indéfinissable avec la consternation qu'y avaient imprimée les malheurs passés, et avec les signes de la profonde douleur qui le dévorait, lorsque Aurigino Muralto réussit à l'accoster. Bonne nouvelle! lui cria-t-il; réjouis-toi: il est arrivé un Milanais.



--Un Milanais?... et qui?

--Une de tes connaissances, Lauterio de Bescapé, le bras droit de Pusterla. Il a des choses à te dire de la plus haute importance, mais à toi seul.»

Ce fut un pêle-mêle d'idées dans l'esprit d'Alpinolo. Francesco, Marguerite, Fra Buonvicino, les Aliprandi, tous les amis qu'il avait laissés à Milan, se présentèrent à sa pensée, avec l'espoir de voir quelqu'un d'eux, d'en recevoir peut-être un message, au moins des nouvelles. Ainsi pressé de la plus vive impatience, sans plus attendre les prix et la couronne qui lui étaient dus, il se dégagea des bras de ses compatriotes, et se dirigea vers l'endroit où on lui avait dit qu'il trouverait cet ami, sous le portique de marbre; malheur aux poitrines et aux bras de ceux qui l'entravaient dans la rapidité de sa course! «Le voici! regarde-le,» dirent les Lombards en montrant le nouveau venu à Alpinolo, qui, fixant ses regards sur lui, se trouva vis-à-vis de Ramengo.

En vain celui-ci aurait voulu se soustraire à cette rencontre subite et voir Alpinolo en particulier, en vain il faisait signe au page de se taire, de venir, qu'il avait à lui parler; un père qui trouve un aspic enlacé au cou de son fils unique n'a pas les yeux plus épouvantés qu'Alpinolo lorsque ses regards rencontrèrent le visage exécré du traître.

«Ramengo!» hurla-t-il d'une voix semblable au mugissement d'un taureau blessé. Puis, sans faire attention aux signes de son adversaire, il saisit de nouveau le bâton, son arme triomphale, et courut sur le Milanais en criant: «Infâme espion!» Ce fut l'affaire d'un moment. Les Lombards, ne sachant comment expliquer cette colère, se retiraient et laissaient faire; mais Ramengo ne s'arrêta point à attendre le furieux, et se précipita derrière les marbres accumulés en cet endroit; puis, sortant du côté opposé, il se jeta au milieu de la

foule; la plus épaisse, et petit à petit, au sein de cette fourmilière, il parvint à s'échapper. Alpinolo ne perdait point cependant les traces du fuyard, répétant à haute voix: «Espion, enfin je te liens! Au large! prenez garde à vous! Laissez-moi l'atteindre! Un seul coup le punira de tous ses crimes.» Et pour se faire place, il frappait à droite et à gauche sur quiconque se trouvait sur ses pas pour ses péchés.



La plèbe de Pise semblable à celle des autres pays et des autres temps, avait éprouvé un peu de dépit (que d'autres appellent national) de ce qu'un étranger avait remporté l'honneur de la journée; et, comme il arrive, les vainqueurs ne lui en voulaient pas moins que les vaincus. Lorsqu'ils virent Alpinolo, non content de dédaigner le prix, entrer en si furieuse colère, et, sans rien considérer, maltraiter tous ceux qui l'entouraient, ils se tournèrent contre lui: «A qui en veut donc cet enragé?--Par tous les saints du calendrier, disaient les autres, il faut qu'il ait bu du sang de dragon et mangé de la chair de crocodile!--Finiissons-en une bonne fois avec cet Ambrosien endiablé!»

Et entre les Milanais et les Pisans commença la bataille des langues qui précède ordinairement la bataille des mains.

«Faites-nous place, Pisans, honte des nations! criaient les Lombards en regardant de travers.

--Passez votre chemin, Milanais, grands mangeurs de fèves! répondaient les Pisans en montrant le poing.

--Les fèves sont meilleures que les goujons, dont on achète trente-six pour un poil d'âne.»

Des paroles on en vint aux mains: «Ce sont des guelfes, ce sont des gibelins, ce sont des traîtres Raspanti. Alors une lutte s'engagea, qui donna fort affaire, pour la calmer, aux nobles et aux gonfaloniers. Plus d'un resta mort sur le champ, plus d'un en remporta de fâcheux souvenirs pour toute la vie; mais comme il arrive le plus souvent que les coupables profitent des querelles des innocents, au milieu de ce tumulte, Ramengo put prendre sa course, et par le chemin le plus court s'en aller à la grâce de Dieu.

Lorsque Alpinolo s'aperçut qu'il perdait son temps à le poursuivre, il se prit à se maudire, à maudire le jour qui l'avait vu naître, celui qui le lui avait donné, et la fantaisie qu'il avait eue de prendre part à ce combat. S'il ne s'y fût point mêlé, il aurait rencontré Ramengo; il se serait vengé sur lui en vengeance Franciscolo, la divine Marguerite, la patrie perdue par sa faute, l'humanité déshonorée par le traître.

De son côté, Ramengo, échappé au péril d'être tué par son propre fils, commença à se plaindre et à chercher dans la colère le remède de ses remords: cette circonstance redoubla encore sa haine contre Pusterla.

«C'est parce qu'il m'a trompé par les apparences d'un faux amour, que j'ai tué ma femme. Un fils au moins me restait d'elle, un fils en qui je pouvais me complaire et me rendre l'envie de ceux qui peut-être me méprisent. Et cet infâme vient encore se jeter entre nous; et, pour ses folles fantaisies, le père et le fils sont divisés, sont ennemis; mais, non; je ne me reposerai point que je n'aie réussi à me réconcilier avec mon fils; j'exterminerai celui qui le fascine. Alors je me rapprocherai d'Alpinolo, je réparerai avec lui dans la société, à Milan, à la cour. Lorsque je serai arrivé à un poste brillant, qui cherchera jamais quel fut mon premier pas? Mais toi, toi maudit, qui es la cause de notre séparation, je sais maintenant où tu t'abrites; et que je ne sois pas un homme, si je ne le fais expier ton crime par le sang. Alors seulement tu auras payé ta dette.»

Et il écrivit à Luchino Visconti la lettre que nous avons trouvée dans les mains du secrétaire, le jour de l'entretien du prince et de Marguerite, dans laquelle il demandait l'impunité pour son fils, et laissait entrevoir qu'il était sur le point de partir pour rejoindre Pusterla. Il n'osa plus se montrer, de toute cette journée, dans les rues de Pise; il ne retourna plus dans l'auberge d'Aquevino, qui regardait sa maison comme souillée pour avoir abrité un homme de cette espèce. Une taverne, avec une branche d'arbre pour toute enseigne, où logeaient la nuit des portefaix, des mariniers et de mauvaises femmes, fut le refuge de Ramengo pendant les jours qui



s suivirent; mais, riche en ruses et en argent, il ne tarda pas à s'entendre avec un capitaine de navire qui, au premier bon vent, devait mettre à la voile pour Antibes; en effet, après peu de jours, il quitta sain et sauf l'Italie. Alpinolo, qui, jour et nuit, l'épiait dans les coins les plus reculés, dans la foule la plus épaisse, eut beau temps à l'attendre. Il ne devait plus le rencontrer que dans un horrible lieu.

CHAPITRE XVI.

L'EXILÉ.



ÛR de la fidélité de Pedrocco de Gallarate, Buonvicino lui confia Pusterla. Pedrocco était le chef d'une de ces espèces de caravanes qui, deux ou trois fois l'an, faisaient le voyage de France pour y porter les denrées du Levant et les draps de Milan. Il avait la tournure d'un portefaix, la face bronzée par le soleil et la gelée, les mains robustes et calleuses. Il était vêtu d'un justaucorps serré à la taille par une large ceinture de cuir noir qui soutenait un cimenterre; souvent son capuce, rabattu sur les yeux, lui donnait une physionomie si dure qu'elle avait quelque chose d'effrayant. Cependant c'était le meilleur homme du monde, un bon vivant aimable et tranquille qui n'eût pas voulu faire de mal à une mouche. Capitaine d'une bande de muletiers, expéditionnaire ambulante, on le trouvait toujours prêt à tout faire, habile et discret. Il eût porté de la même façon une indulgence plénière et une sentence de mort, une chasse pleine de reliques et le prix de l'infamie et de la trahison. Cette fois, il avait chargé son convoi de draps sortis des fabriques des Umiliati de Brera et de la maison de Varez, pour les porter à Louvain, à Sedan et dans d'autres villes qui nous fournissent aujourd'hui. Quand Buonvicino lui eut recommandé de conduire son ami et de se taire, il mit la main sur son cœur, en s'écriant: «Mon père, je ferai tout mon possible;» et il se chargea de cette mission de confiance avec d'autant plus de loyauté, qu'il voyait que Buonvicino jouissait d'une plus grande estime.

Ils s'avancèrent donc par la Valgane avec une file de mulets, et après quelques détours se trouvèrent enfin dans le val Travaglia. Mais au moment où ils étaient engagés le plus avant dans ces gorges, ils se virent attaqués par une bande d'hommes avinés, qui d'abord firent craindre à Pusterla pour sa vie et celle de son fils; rassemblant les muletiers, il se préparait à se défendre. Mais ils s'aperçurent bientôt que ces gens-là n'en voulaient point à leur vie. Ils les laissaient libres de continuer leur chemin, pourvu qu'ils abandonnassent leur convoi ou qu'ils payassent une énorme taille, parce qu'ils venaient de Milan, et qu'ils étaient eux-mêmes les ennemis du seigneur de Milan.



Ils commençaient déjà à dépouiller la caravane, lorsque Pusterla apprit qu'ils étaient les hommes d'Aurigino-Muralto de Locarno. C'était, si on s'en souvient, un des amis de Pusterla; il avait assisté à la réunion de la fatale soirée; et, condamné à mort par les Visconti, au lieu de fuir avec les autres proscrits, il s'était retiré dans les montagnes patrimoniales et à Locarno, dont il était le seigneur. Là, ayant fait alliance avec les Rusconi, seigneurs de Bellinzona, il avait levé bannière contre Luchino.

Ce nom, cette nouvelle, suffirent pour chasser de l'esprit de Pusterla toutes les résolutions de repos, de fuite et de retraite. «Aurigino, dit-il aux hommes de la bande, c'est un de mes grands amis; malheur à celui qui touchera un fil de ces bagages! Nous sommes du même parti, et je viens pour faire cause commune avec lui.»

Il obtint en effet que ces *Masnadiéri*, qui avaient une espèce de bonne foi à leur manière, et qui respectaient le droit des gens à la façon des modernes Bédouins, ne touchassent point les bagages: puis il s'embarqua sur le lac Majeur. Le petit Venturino paraissait



jouir avec délices de la beauté d'un ciel si pur, de ces eaux, de ces rivages, de cette mer environnée de montagnes escarpées et de ces plages ornées de la plus luxuriante végétation. Il resta un instant les yeux comme fascinés par ces enchantements: puis, se retournant vers son père: «Oh! si ma mère était avec nous!» s'criait-il. Et leurs pleurs se confondaient, et ils soupiraient ensemble.

Mais si le cœur et l'esprit, de l'enfant ne se nourrissaient que d'amour, le père était occupé d'idées bien différentes. Il se voyait déjà le chef d'une armée de braves et résolus montagnards, et la terreur de Visconti. De victoire en victoire, sa pensée courait jusqu'au jour où il imposerait un pacte à Luchino, et

où il regagnerait par les armes sa femme et sa patrie. Lorsqu'il arriva à Locarno, il y fut reçu avec enthousiasme. Fêtes, réjouissances, tout lui fut prodigué. On lui montra un grand appareil de puissance, on lui exagéra les forces dont on disposait. Mais Aurigino-Muralto était chef, lui, il y était chef de sa petite armée, et pour renoncer au commandement, il faut plus de vertu et moins d'impétuosité que n'en avait le jeune rebelle. On fit donc des politesses infinies à Pusterla; mais quant à de l'autorité, on ne lui en donna aucune. Aux courtes illusions succéda un prompt désenchantement, et avec son inquiétude habituelle, Pusterla souhaitait être bien loin d'un lieu où ses amis mêmes, disait-il, l'abandonnaient et le trahissaient.

Il reçut des lettres de Buonvicino. Celui-ci, avec toute la chaleur de l'amitié, le suppliait de fuir, de s'éloigner le plus qu'il pourrait, de ne point se laisser aliéner par les trop faciles espérances des bannis. Il le conjurait de se souvenir que la vie de Margherita pouvait dépendre d'un de ses mouvements; de penser à son fils, qu'il avait avec lui, et qu'il devait conserver à l'amour de cette infortunée. Il lui apprenait ensuite les préparatifs de Luchino contre Muralto, et qui certainement écraseraient une poignée de révoltés, quelque courage qu'ils dussent déployer.

Cédant en partie aux conseils de l'amitié et de la prudence, en partie au dépit de se voir dédaigné, Pusterla quitta Locarno, où il devint le sujet d'autant de railleries qu'il avait naguère obtenu d'applaudissements. Toujours accompagné, de Pedrocco, il s'avancait à travers les Alpes, en suivant des routes marquées seulement par l'écoulement des eaux et par quelques croix qui marquaient les endroits où les voyageurs s'étaient engloutis dans le précipice. C'était un étrange spectacle pour nos bannis que cette suite de mulets qui, toujours suspendus sur le bord de l'abîme, gravissaient tortueusement, à pas lents et la tête basse, sans qu'au sein de cette vaste solitude ou entendu d'autre bruit que le battement de leurs sabots, le tintement des grelots de leurs colliers, les sifflets et les jurons des muletiers. Au centre de la caravane, Pusterla s'avancait sur un mulet robuste, tenant Venturino en croupe. Pedrocco cheminait à pied à ses côtés, courant çà et là pour donner les ordres nécessaires, puis revenant toujours à son poste, pour alléger, par son entretien, l'ennui du seigneur lombard.

«Oh! d'ici en France, il n'y a qu'un saut. Beau et riche pays que celui-là. La Lombardie n'en vaut pas la moitié.--Quel en est le gouvernement?--Mais ce sont des choses que je n'entends point.--Les routes?--Attendez-vous à les voir toutes pareilles à celle que nous suivons, qui, comme chacun sait, a été faite par le diable. Abîmes, précipices, ruines, éboulements dans les montagnes, bois, marécages dans les plaines, des voleurs partout. Mais les mules savent où elles mettent le pied, et, le plus souvent, le voyage s'accomplit sans qu'une seule péricule. Et puis, à quoi sert d'avoir peur? S'il faut mourir, bonne nuit, c'est une corvée qu'il faut faire au moins une fois. Je dis bien: le pire, ce sont les malandrins. Vous avez vu comme nous l'avons échappé belle avec ceux de là-bas. En l'an treize cents et je ne sais plus combien, nous revenions d'Avignon avec soixante mille florins d'or tout neufs. Je suis hors de moi rien qu'à me rappeler ce beau magot. Le saint-père me les avait confiés pour les porter au cardinal Poggello, son neveu, pour payer les troupes chargées de tenir en bride certaines factions et d'autres choses auxquelles je ne m'entends point. Le saint-père, parce que ses florins lui tenaient au cœur, me donna cent cinquante cavaliers pour convoier mes trente mulets; des cavaliers, je puis le dire, que l'air en tremblait. On va, nous passons fleuves et monts sans faire une rencontre, lorsque, engagés dans une vallée du la Savoie je commençai à

remarquer certaines figures qui ne promettaient rien de bien. «N'ayons pas peur, dirent les cavaliers français; nous ne faisons qu'une bouchée des Italiens.» Il faut dire qu'ils ne s'étaient pas bien recommandés à saint Christophe pour avoir un bon voyage, parce que les Français ont toutes les bonnes qualités, mais peu de dévotion. Pendant que nous vidions, non pas une bouteille, mais un tonneau, voici toute la bande, Dieu sait combien ils étaient! qui nous tombe sur le dos. Ferme, prends, frappe, laisse: ces Français paraissaient autant de paladins Roland. Mais il faut avouer qu'au jeu des mains, les Italiens n'ont pas leurs pareils au monde. En somme, ces gens, qui étaient de Pavie, démontèrent les Français, et après les avoir débarrassés du poids de leur armure et de leurs bagages de cavaliers, les renvoyèrent à Avignon à pied, comme des pèlerins; puis il m'enlevèrent juste la moitié de mon argent et de mes mules, chose qui n'était point encore arrivée depuis que les pedrocchi vont de Gallarate en France. Et je dus conduire au cardinal-légat ce qui me restait.»



Lorsque Pusterla arriva sur la cime des monts qui séparent les deux contrées, il s'arrêta, regarda de tous côtés le ciel et la terre. Les genoux semblaient lui manquer, et Pedrocco lui demanda s'il se trouvait mal. Il répondit en soupirant: «Ici finit l'Italie!

--L'Italie, s'écria Pedrocco, Votre excellence pourra la trouver dans Avignon. Là, cardinaux, serfs, camériers, poètes, bouffons, tout est Italien.

--Et connaissez-vous dans cette ville d'Avignon Guillaume Pusterla?

--Qui? l'archiprêtre de Moura? Je l'ai accompagné, moi-même.

--Et comment se trouve-t-il?

--Très bien; gras, triomphant; il est d'une santé à passer cent ans.

--Je le sais; mais je demande si le pape le favorise, s'il connaît les disgrâces de sa famille à Milan, s'il est bien vu à la cour.

--Ce sont des choses auxquelles je n'entends rien.» Après un court séjour à Paris, Pusterla vint dans cette partie tout italienne de la France, comme le lui avait dit Pedrocco, c'est-à-dire dans le comtat Venaissin. A peine arrivé à Avignon, il s'informa de la demeure de l'archiprêtre de Moura, Guillaume Pusterla, son oncle, et il fut reçu par le digne, prélat avec toute la joie imaginable. L'argent que Pusterla avait placé sur les principales maisons de commerce de la France, et qui s'élevait à des sommes très-considérables, lui permit de mener, malgré la confiscation de ses biens, un train convenable à son renom et à sa naissance. Son oncle le mit en rapport avec tous les dignitaires ecclésiastiques d'Avignon, et aussi avec les hommes qui se distinguaient le plus par leur science, entre autres avec Pétrarque.

Cependant Pusterla avait toujours espéré que le pape se prêterait tôt ou tard aux desseins qu'il avait formés contre Luchino, lorsqu'un événement inattendu détruisit tout à coup ses espérances. Des envoyés de Luchino vinrent à Avignon solliciter le pardon du saint-père; et le naturel bienveillant de Benoît XII, incapable de chicaner sur les conditions, rendit la réconciliation plus prompte et plus facile. L'interdit qui pesait sur les Milanais depuis vingt ans fut levé par le pape, et en retour Luchino reconnut la suprématie de la papauté sur l'empire, son droit de nommer au trône vacant, et son indépendance absolue de la puissance impériale. Il devait en outre payer au saint-siège un tribut annuel de soixante mille florins. Ce fut l'archiprêtre de Moura qui annonça cette nouvelle à Pusterla. «Et des exilés, des prisonniers, le traité n'en a-t-il pas fait mention? demanda celui-ci.



--Aucune, répondit l'archiprêtre. Le pape recommande aux seigneurs de Milan d'être pieux, généreux, plus prompts à récompenser qu'à punir, s'ils veulent que le Seigneur en fasse autant avec eux. Mais, mon neveu, à peine puis-je contenir ma joie en pensant aux contentements des Milanais et de mes bons habitants de Moura, lorsqu'ils vont apprendre l'heureuse nouvelle! Les églises ouvertes de nouveau, leurs morts ensevelis en terre bénite, les chants qui leur seront rendus, le bonheur de revoir les cérémonies solennelles qu'ils n'avaient pas vues depuis vingt ans.» En parlant ainsi, les larmes venaient aux yeux du bon archiprêtre; mais l'heureuse nouvelle, comme il disait, causa bien de mauvaises nuits à Pusterla, par la perte de ses espérances.



Sur ces entrefaites, Ramengo arriva à Avignon et se présenta à Pusterla comme un ami. En effet, c'était un ancien client de sa famille, et qu'il s'était lui-même attaché par des bienfaits. Il avait été l'époux de cette Rosalie qui lui avait inspiré tant de compassion, s'il ne l'avait point aimée d'amour. Ses crimes énormes, ses tentatives contre l'honneur de Marguerite, lui étaient inconnus. Quant à sa dernière trahison, Alpinolo, dans le premier moment, s'était jeté aux pieds de Pusterla avec l'intention de lui confesser sa propre faiblesse et la criminelle perfidie de Ramengo. Mais pour courir à la recherche de Marguerite, il avait interrompu sa confession, et si on ne fait point de tels aveux dans le premier

élan d'un généreux repentir, la réflexion nous en ôte ensuite le courage.

Aussitôt qu'il vit Ramengo, notre exilé l'aborda avec cordialité, en lui demandant: «Êtes-vous venu de vous-même ou par contrainte?

--Moitié l'un, moitié l'autre,» répondit Ramengo; et il imagina autant de mensonges qu'il lui en fallait pour exciter la compassion et gagner la confiance de son seigneur. Voyant en lui un concitoyen exilé comme lui, comme lui persécuté et peut-être pour lui, Pusterla trouvait à Ramengo des titres suffisants pour qu'il l'accueillit à bras ouverts, le désirât pour son hôte, et se mit à entamer avec lui ces premiers sujets de la conversation du banni: la patrie et la famille.

Le traître avait trop beau jeu. Par un facile mélange du faux et de vrai, Ramengo sut non-seulement éloigner tout soupçon de l'âme du lombard, mais encore acquérir entièrement sa confiance. Avec une fougue d'autant plus grande que depuis longtemps elle n'avait point trouvé à s'assouvir, Francesco exposa au nouveau venu ses déceptions à cause du nouveau traité conclu par le saint-père avec Luchino, et du soupçon qu'il avait conçu que les ambassadeurs de ce prince avaient machiné de le prendre par violence, et de le traîner à Milan; soupçon, à vrai dire, fondé sur un trop grand nombre d'exemples d'une semblable déloyauté.

Nos lecteurs doivent se souvenir que Ramengo avait montré aux réfugiés de Pise certaines lettres de Martino della Scala, qu'il se disait chargé de remettre à Pusterla. C'était encore une de ses trames». Sachant que Franciscolo était dans les bonnes grâces de Scaliger, et comment il avait été excité à la vengeance pendant qu'il était à Vérone, d'accord avec Luchino, il feignit une lettre dans laquelle Martino annonçait qu'une rupture définitive allait éclater, par ses soins, entre lui et Luchino. Il invitait Pusterla à se rendre à sa cour, lui promettant de larges honoraires et une autorité égale au mérite d'un homme si généralement cher et révérend, qui entraînerait sous ses drapeaux tous ceux qui désireraient rendre la liberté à leur patrie et la recouvrer pour eux-mêmes.

C'était frapper un coup de maître sur une âme ambitieuse et inquiète comme celle de Pusterla. Ramengo, battant le fer pendant qu'il était chaud, lui exposa l'état de toute l'Italie, ce qu'il avait pu pénétrer des desseins des bannis pendant son séjour à Pise. Il raconta comment il s'était abouché et entendu avec ces derniers, et même qu'il venait de leur part le solliciter de prendre pitié de la patrie, qui lui demandait merci; de sortir d'un repos apathique; de se souvenir comment Matteo Visconti, après neuf années, était revenu au pouvoir, parce que les fautes des Porriani dépassaient les siennes.

Flottant entre son imagination, qui souriait à un avenir de vengeance et de tendresse, et les conseils de son oncle et ceux de Buonvicino; quelquefois résolu de tenter toute chose pour sortir de ce calme homicide; quelquefois ayant soif de paix, de ce repos dont il se sentait plus désireux que capable, il était dans la pire des conditions; celle de l'homme qui ne sait pas prendre un parti.

«Pourquoi ne recourez-vous pas à Pommaso Pezzano?» lui dit Ramengo. Le Pezzano était un astrologue de ce temps fort renommé dans Avignon; et c'était alors, et non pas seulement alors, un expédient excellent pour les esprits faibles et indécis, que de substituer aux calculs de la prudence les prophéties d'un imposteur. Le conseil plut à Francesco. L'astrologue, après avoir fait montre d'études et de connaissances mystérieuses, lorsqu'il eut observé pendant plusieurs jours la main de Pusterla et les étoiles, formé l'horoscope et trouvé *l'ascendant*, lui annonça alors que sa vie était en grand danger, et que quelqu'un, sous de gracieuses apparences, cherchait à le livrer à ses pires ennemis.



Il n'en fallut pas davantage pour confirmer Pusterla dans le doute qu'il avait déjà conçu que la cour pontificale voulait le livrer, comme une victime, à Visconti réconcilié. Il fit donc les préparatifs de son départ. Quelques raisons que lui apportât son oncle, quelques exhortations qu'il lui fit, les larmes aux yeux, d'écouter la divine sagesse, qui taxe de folie ceux qui dépensent leur argent à tenter la ruine des puissants, quelques assurances qu'il lui donnât qu'il n'avait point à craindre de trahison si noire des prêtres d'un Dieu de justice, Pusterla se confirmait d'autant plus dans son projet de revenir en Italie, «Enfin, disait-il, quel mal peut-il m'arriver? Je ne me livre point aux mains de mon persécuteur; je ne me confie point aveuglement à une indulgence, à une générosité mensongères. Non: je reverrai l'Italie.--Italie! qui peut proférer ton nom sans ajouter belle et infortunée! Je m'approcherai de mes amis, de Marguerite. De là, je pourrai comprendre et apprécier la situation de ma patrie; et mieux que dans Avignon, terre de prêtres, je trouverai un sûr et honorable asile dans Pise: Pise libre, souveraine des mers et ennemie des Visconti!»



Modes.

La fourrure et le velours commencent à dominer dans toutes les toilettes, et les plus merveilleux pardessus, paletots et même twines seront bordés de martre. La forme qui semble vouloir être adoptée par les femmes élégantes est celle dit kazadaveka, dont nous donnons aujourd'hui le modèle, pour la promenade, il doit être plus long. En velours garni de fourrure, il est charmant.

L'autre figurine porte un pardessus en satin avec collet et des manches qui s'ajustent à volonté; c'est presque l'ancien witchoura

serrant la taille.

Pour les sorties de bal on fait de très-grands mantelets à capuchon bordé de cygne ou d'hermine.

Quant aux twines, puisque cette mode anglaise, déjà acceptée par les hommes, semble prendre aussi une place importante dans nos toilettes, et qu'ainsi elle devient française, disons que ces vêtements se font en drap-cachemire brodé en soutache et doublé en fourrures on en satin; le collet, fait a peu près comme le collet des habits, est recouvert de fourrures, et peut se dresser pour garantir le cou du froid; les manches sont aussi comme celles des homme, mais plus larges du haut, afin de laisser libre le passage de la robe; les parements en fourrures permettent aux mains de se cacher dessous en l'absence du manchon, qui souvent est gênant par un temps pluvieux.

Les jupes des robes conservent beaucoup d'ampleur, mais on a supprimé les tournures et les jupes crinolines. La taille gagne beaucoup de grâce à être entourée seulement des plis de la robe. Les manches des robes de sortie se finit plus souvent justes; la variété est dans l'arrangement des ornements; c'est une affaire de goût et d'intelligence.

Pour le matin, nous recommandons une redingote en satin, avec des chevrons en velours posés sur le devant de la jupe, et au bout de chaque chevron, un nœud en passementerie terminé par des glands;--le corsage montant est orné de la même garniture répétée en s'élargissant vers le haut.

Un chapeau de velours avec un grand voile en dentelle est simple, mais distingué.

Bientôt nous aurons à raconter les élégances du soir, car voici qu'on a quitté la vie de château pour la vie de salon. On se retrouve, on s'assemble, et la première, la plus importante affaire, c'est la toilette; il faut donc s'en occuper; ainsi ferons-nous.

Amusements de sciences

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. Cette épitaphe est celle du célèbre Diophante, la voici en vers latins, telle qu'elle a été donnée dans l'anthologie grecque:

Hic Diophantus habet tumulum, qui tempora vitæ
Illius mira denotat arte tibi:
Egit sextantem juvenis; lanugine mala
Vestire hinc cœpit parte duodecima;
Septante uxori post haec sociatur, et anno
Formosus quinto nascitur inde puer.
Semissem ætatis postquam attigit ille paternæ
Infelix subita morte peremptus obit
Quatuor æstates, genitor lugere superstes
Cogitur, hinc annos illius assequere.

Pour trouver l'âge de Diophante à sa mort, il faut trouver un nombre dont le sixième, le douzième, le septième et la moitié, en y ajoutant 5 et 4, fassent le nombre lui-même. Ce nombre est 84.

II. La solution de ce problème est des plus faciles. La première personne a eu 160 fr.; la seconde, 125 fr.; la troisième, 95 fr., et la quatrième, 120 fr.

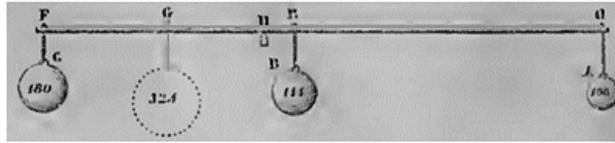
Il faut remarquer que, sans la dernière condition, ou une quatrième quelconque, le problème serait indéterminé, c'est-à-dire qu'on pourrait y satisfaire d'une infinité de manières. C'est cette dernière condition qui limite la solution à une seule.

III. Placez sur le tapis d'un billard une bille, et frappez-la, sur le côté, d'un coup perpendiculaire au billard et avec le tranchant de la main; vous la verrez, marcher quelques centimètres du côté où doit la porter ce coup; puis rétrograder en roulant, sans avoir remontré aucun obstacle et comme d'elle-même.

Cet effet n'est pas contraire à ce principe de mécanique si connu qu'un corps mis une fois en mouvement dans une direction, continue de s'y mouvoir tant qu'aucune cause étrangère ne l'en détourne; car, dans le cas proposé, voici comment les choses se passent:

Le coup imprimé, comme on vient de dire, à la bille, lui donne deux mouvements, un de rotation autour de son centre, et un autre direct, par lequel

son centre se meut parallèlement au tapis, dans la direction du coup. Ce dernier mouvement ne s'exécute qu'en frottant le tapis, ce qui l'anéantit bientôt. Mais le mouvement de rotation autour du centre subsiste, et, le premier une fois cessé, il fait rouler la bille comme pour revenir sur elle-même. Ainsi il n'y a dans cet effet rien que de très-conforme aux lois connues de la mécanique.



IV. Il est aisé de voir que si le poids C était précisément au milieu de la barre AH, les deux personnes en porteraient chacune la moitié; mais si le poids n'est pas au milieu, on démontre, et il est aisé de le démontrer, que les parties du poids soutenu par les deux personnes sont en raison inverse de leur distance au poids. Il est donc question de le diviser en raison des distances, et la plus grande portion sera celle que soutiendra la personne la plus voisine du poids, et la moindre sera celle que soutiendra la plus éloignée. Le calcul se fera par la proportion suivante;

La longueur totale du levier AB est à la longueur AE comme le poids total est au poids soutenu par la puissance qui est à l'autre extrémité B; on AB est à BE comme le poids total est à la partie soutenue par la puissance placée en A.

Soient, par exemple, AB de trois mètres, le poids C de 150 k., AE de 2 m, et BE de 1 m.; vous aurez cette proportion: 3 est à 2 comme 150 est à un quatrième terme, qui sera 100. Ainsi, le porteur placé à l'extrémité B portera 100 kilog.; conséquemment la puissance placée en A ne sera chargée que de 50 kilog.

La solution de ce problème donne le moyen de repartir un poids proportionnellement à la force des agents qu'on emploie à le soulever: car, si l'un des deux est, par exemple, de la moitié moins fort que l'autre, il n'y aura qu'à le placer à une distance du poids double de l'autre.

NOUVELLES QUESTIONS À RÉSOUDRE.

I. Quinze chrétiens et quinze Turcs se trouvent sur mer dans un même vaisseau; il survient une furieuse tempête. Après avoir jeté dans l'eau toutes les marchandises, le pilote annonce qu'il n'y a de moyen de se sauver que de jeter encore à la mer la moitié des personnes. Il les l'ait ranger de suite, et, en comptant de 9 en 9, on jette le neuvième à la mer, en recommençant à compter le premier du rang quand il est fini. Il se trouve qu'après avoir jeté quinze personnes, les quinze chrétiens sont restés. Comment le pilote a-t-il disposé les trente personnes pour sauver les chrétiens?

II. Comment peut-on distribuer commodément 4, 8, 16, 32 hommes pour porter un fardeau considérable sans s'embarrasser?

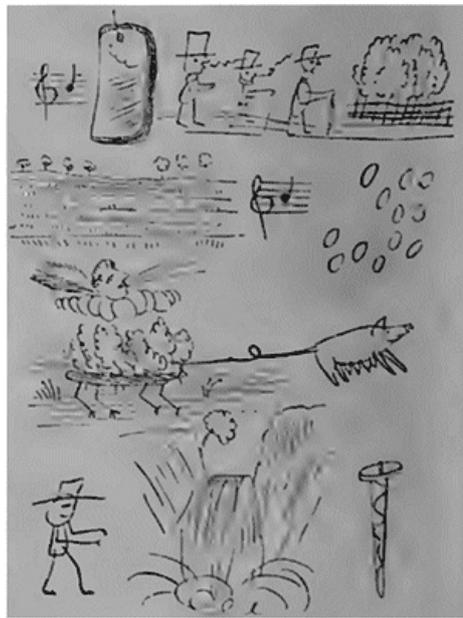
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

TYPES DE L'ANCIENNE COMÉDIE



RÉBUS COMMUNIQUÉ PAR UN JEUNE
ABONNÉ A L'ILLUSTRATION



*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 0036, 4 NOVEMBRE
1843 ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg™.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg™ website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™

electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™

Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™'s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.